

ALGER



CONSTANTINE

---

(15-26 Avril 1903)

---

ALGER

TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN

IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR

4, PLACE DU GOUVERNEMENT, 4

—  
1903

## ALGER

---

L'histoire de l'Algérie commence avec la fondation de Carthage par les Phéniciens, vers l'an 880 av. J.-C. Pendant 600 ans environ, cette ville régna sur toute l'étendue du pays qui forme aujourd'hui la Tripolitaine, la Tunisie, l'Algérie et le Maroc, établissant ses comptoirs sur tous les points où ses navires pouvaient aborder. Lors de sa destruction, en 146 av. J.-C., son empire passa, partie aux mains des Romains, partie aux mains des rois de Numidie et de Mauritanie, dont les royaumes furent d'ailleurs, peu après, annexés à l'Empire romain.

Alger, que les Romains nommaient *Icosium*, ne semble pas avoir joué à cette époque un rôle important, et les historiens latins en parlent fort

peu. Ruinée par l'invasion vandale au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, *Icosium* devint ensuite le centre de la tribu berbère des Beni-Mezranna ; c'était alors le centre de rendez-vous des tribus de la Mitidja, qui venaient y trafiquer avec les marchands d'Hippone, de Césarée et de Carthage.

Avant la fin du VII<sup>e</sup> siècle, la domination musulmane s'étendit sur l'Afrique du Nord. Trois siècles plus tard, Miliana, Médéa et El-Djezaïr-Beni-Mezrenna <sup>(1)</sup> étaient fondées par Bologguin, qui fit disparaître du Maghreb la domination des Ommiades. Vassale du khalifat de Cordoue, Alger prit rapidement un développement considérable, qui fit disparaître la plupart des ruines d'*Icosium* ; une partie en fut cependant retrouvée lors des fouilles faites pour les fondations de l'Alger française.

Après la chute de Grenade en 1492, les Espagnols, passant la mer à la suite des Maures rejetés

---

(1) « Les îles des Beni-Mezranna », à cause des îlots qui existaient alors, et qui ont disparu depuis sous les travaux des Turcs.

en Afrique, s'emparèrent successivement de Mers-el-Kébir (1505), d'Oran et de Bougie (1509). Dellys, Mostaganem et Alger, n'étant pas en état de se défendre, devinrent tributaires de l'Espagne.

Appelés par l'émir d'Alger à son secours contre les Espagnols, les deux frères Aroudj et Kheir-ed-Din, pirates turcs déjà célèbres par leurs exploits dans la Méditerranée orientale, s'installèrent à Alger à sa place après l'avoir tué, et, après la mort de Baba-Aroudj — dont les Français ont fait Barberousse — Kheir-ed-Din se fit reconnaître pacha d'Alger par le sultan Sélim I<sup>er</sup> (1518). Alger était alors et devait rester pendant trois siècles, un repaire de pirates qui infestèrent la Méditerranée malgré les efforts des États chrétiens. Entrée dans l'alliance de François I<sup>er</sup>, cette ville vit sa puissance navale subir une éclipse momentanée après la bataille de Lépante (1571), mais elle reprit bientôt tout son éclat, et, malgré les tentatives de l'amiral anglais Blake, du duc de Beaufort, de Duquesne, pour ne citer que les principales, les corsaires d'Alger continuèrent

leurs déprédations jusque sur les côtes de France, d'Espagne et d'Italie.

A partir de 1672, les pachas d'Alger, devenus insupportables aux janissaires par leur tyrannie, durent partager leur pouvoir avec un autre chef qui prit le titre de dey. En 1711, n'ayant plus de pouvoir sur l'hodjak d'Alger, le Sultan lui abandonna le droit de nommer ses chefs, qui réunirent les deux fonctions de pacha et de dey. Plus souvent massacrés que déposés, les deys étaient élus par les janissaires, qui, cantonnés dans plusieurs casernes, formaient autant de partis. En même temps, la décadence générale de l'empire turc avait son contre-coup en Afrique, et au lieu des flottes de Barberousse, Alger ne mettait plus en mer que des bateaux isolés qui fuyaient à la vue des navires de guerre chrétiens. Au commencement du xix<sup>e</sup> siècle, Alger traînait, sous la suzeraineté nominale du Sultan, une misérable existence.

On sait comment l'imprudence du dey Hussein, qui frappa M. Deval, consul de France, d'un coup

d'éventail au visage, amena l'intervention de la France. Le débarquement de notre armée à Sidi-Ferruch, le 14 juin 1830, fut le premier acte de la conquête.

Actuellement ville de près de 100.000 habitants — 135.000 avec Mustapha, — Alger possède un des ports les plus importants de la Méditerranée, surtout depuis que l'ouverture du canal de Suez en a fait une des escales des navires qui, de l'Atlantique, se rendent en Extrême-Orient. Le développement de ce port, depuis quelques années surtout, a été considérable, et il a complètement pris la place de Gibraltar comme port charbonnier.

Capitale de l'Algérie, Alger est, en outre, au point de vue commercial, le débouché naturel de la riche région de la Mitidja. La douceur de son climat, la beauté de ses environs tendent de plus en plus à en faire une station d'hiver, rivale de Nice et de la côte d'Azur. Il semble que tout soit réuni pour assurer à cette heureuse cité le plus brillant avenir.

---

## ENVIRONS D'ALGER

---

### Jardin d'Essai. — Birmandreïs

Le Jardin du Hamma ou Jardin d'Essai a été créé en 1832, sous la direction de M. Hardy. Son étendue primitive de 5 hectares est aujourd'hui de 80. Aux termes du décret de concession il devait avoir la triple destination de promenade publique, de pépinière pour la production et la diffusion des végétaux indigènes, enfin de jardin scientifique et d'acclimatation pour les végétaux exotiques.

Le jardin offre deux sections bien distinctes : l'une, la partie plane, est entourée par un boulevard et les routes d'Alger à Aumale et d'Alger à

Constantine ; l'autre, la partie montagneuse, est séparée de la première par la route d'Alger à Aumale.

La partie plane est divisée en carrés parallèles, où sont cultivées les plantes de pépinières, et en plates-bandes, larges de 3 à 4 mètres, réunissant par groupes de familles toutes les plantes d'un intérêt horticole reconnu ; elle est de plus coupée par trois grandes allées longitudinales d'une beauté merveilleuse : l'allée des platanes, vis-à-vis de l'entrée principale ; l'allée des palmiers, plantée en 1847, terminée par une oasis de palmiers, bordée par le chemin de fer et la mer ; enfin l'allée des magnolias et des *ficus Roxburghii*. Ces trois grandes allées sont elles mêmes coupées par d'autres allées transversales, parmi lesquelles celle des bambous, celle des palmiers à chanvre, et celle des lataniers.

Dans un angle, au Sud, est dessiné un jardin anglais au milieu duquel est un lac, d'assez grandes dimensions, où prospèrent des plantes aquatiques.

La partie haute du jardin est couverte de végé-



taux du plus grand intérêt forestier ; des allées s'entrecroisant permettent d'arriver au sommet. Les essences de végétaux acclimatées sont presque toutes de la Nouvelle Hollande et du Cap.

C'est au Hamma, sur l'emplacement du Jardin d'Essai, que Charles-Quint fit commencer le débarquement de ses troupes, 24.000 hommes, le 23 octobre 1541 ; huit jours après, il rembarquait les débris de son armée sur les vaisseaux échappés à la tempête du 26, et ralliés à grand'peine par Doria à Matifou.

Du Jardin d'Essai à Birmandreïs, la route suit le ravin boisé de la Femme Sauvage, sobriquet donné par antiphrase à une jeune débitante d'absinthe, qui tenait un établissement en cet endroit, vers l'année 1844.

Birmandreïs, ou mieux Bir-Mourad-Raïs (le puits de Mourad le capitaine, célèbre corsaire, renégat flamand), est situé au fond d'un fort joli vallon. Une route conduit de là au Boulevard Bru, d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse sur la rade d'Alger.

**De Mustapha-Supérieur à Bab-el-Oued**  
**par El-Biar, Chéragas, Guyotville et Saint-Eugène**

Au-delà du Palais d'été du Gouverneur, la route de Mustapha continue à monter entre des villas et de grands hôtels. En face de l'hôtel St-Georges se trouve une fontaine en pierre, marbre et faïences, élevée en 1888, à la mémoire de M. Bell, un Anglais, bienfaiteur de la commune de Mustapha.

Un peu plus haut que le chemin conduisant au Splendid Hôtel, se trouve la Villa du bois de Boulogne, où a été interné l'ex-premier ministre de Madagascar, Rainilaiarivony, et où vit actuellement l'ex-reine Ranavaloa.

Au point culminant de la route, entre Alger et Birmandreïs (212<sup>m</sup> d'altitude), la colonne Voirol rappelle le souvenir du général de ce nom, gouverneur intérimaire de l'Algérie en 1833 et 1834, pendant dix-sept mois. Nommé à ces fonctions pendant l'absence du duc de Rovigo, rentré en France pour rétablir sa santé, le général Voirol resta intérimaire même après la mort du duc ;

aucun des gouverneurs titulaires, ses prédécesseurs n'était resté aussi longtemps à la tête de l'Algérie. Bougie, Arzeu et Mostaganem furent occupées pendant son gouvernement. Presque toutes les routes rayonnant autour d'Alger ont été construites sur ses ordres, par des troupes sous la direction des officiers du Génie, secondées par le service des Ponts et Chaussées ; c'est également le général Voirol qui a entrepris le dessèchement des marais de l'Harrach, près de Maison-Carrée, au moyen de compagnies de discipline aidées de travailleurs indigènes. Son successeur, le comte d'Erlon, a été le premier gouverneur général de l'Algérie, avec la direction des pouvoirs politiques, civils et militaires, sous les ordres du Ministre de la guerre. Auparavant le commandant en chef, relevant du Ministre de la guerre, présidait le conseil d'administration de l'Algérie, où entraient un intendant civil, relevant du Président du Conseil ; il y avait donc à Alger deux autorités égales et indépendantes l'une de l'autre.

Trois routes partent de la colonne Voirol : l'une

à gauche, descend sur Birmandreïs, Birkadem et Douéra ; la seconde mène au château d'Hydra, dont les vins ont acquis une grande réputation, et à Ben-Aknoun, près duquel se trouve une succursale du lycée d'Alger, construite au milieu des arbres et de la verdure ; la troisième, à droite, conduit à El-Biar, en passant devant un grand nombre de belles villas parmi lesquelles celle du consul général d'Angleterre.

Sur le territoire de la commune d'El-Biar<sup>(1)</sup>, se trouve le fort l'Empereur. En 1518, Charles-Quint ayant envoyé une expédition commandée par Hugues de Moncade pour chasser les Turcs d'Alger, les troupes espagnoles occupèrent la hauteur de Coudiat-el-Saboun, sur laquelle est actuellement le fort l'Empereur, mais elles durent se retirer sans avoir pu atteindre leur but. En août 1541, à la tête d'une expédition considérable, Charles-Quint occupa de nouveau le Coudiat-el-Saboun, mais il dut se retirer comme vingt-

---

(1) En arabe : les puits.

trois ans auparavant. Après son départ, Muley Hassen, qui commandait alors à Alger, voulut mettre cette position importante à l'abri de toute tentative, et y fit construire un fort qui prit le nom de Muley Hassan Bordj; dans la suite, ce nom fut changé pour celui de Sultan Kalassy (Fort l'Empereur), en commémoration sans doute de la défaite de l'empereur chrétien qui y avait campé.

En 1830, le général de la Hitte, comprenant que cette position était la clef d'Alger, dirigea contre elle le feu de six batteries. D'une batterie de mortiers établie sur les hauteurs de Birtraria serait partie la bombe qui aurait déterminé, le 4 juillet, vers 10 heures du matin, l'explosion de la poudrière placée dans le fort; d'après une autre version, ce seraient les Turcs qui, avant de se retirer, auraient fait sauter cette poudrière. L'évacuation de cette position par les Turcs amena la reddition d'Alger. Les lignes de nos troupes s'étendaient, à ce moment, du versant Est de la Bouzaréa jusqu'au-delà de la route de Koléa.

La capitulation de la ville fut reçue par le général de Bourmont dans une maison d'El-Biar, à quelque distance de l'église actuelle. Une plaque commémorative, placée à la sortie du village, vers Dély-Ibrahim, rapelle ce fait.

Résidence des consuls Européens et des conseillers de l'hodjak avant 1830, El-Biar a pris récemment beaucoup de développement comme centre d'hivernage. La population d'origine française forme environ les deux tiers de la population européenne totale qui est de 3,000 habitants.

D'El-Biar à Chéragas, la route traverse une région presque uniquement viticole. A droite et à gauche de la route, on ne voit que des pieds de vigne qui s'étendent à perte de vue. Avant d'arriver à Chéragas, un vaste et splendide panorama s'ouvre sur le littoral, qui décrit de Sidi-Ferruch au Djebel Chenoua, voisin de Cherchell, une immense courbe jalonnée par les villages de Fouka, Castiglione, Tipaza ; sur les collines côtières, on voit au loin la forme arrondie du tombeau de la Chrétienne.

Le territoire sur lequel Chéragas a été construit était occupé par une tribu qui émigra en 1840. Deux ans après (22 août 1842), des colons s'y établissaient, pour la plupart originaires du Midi de la France, et formaient un hameau qui a été constitué en commune le 31 décembre 1865.

La culture des plantes odoriférantes, importée en 1845 par M. Mercurin et par divers autres cultivateurs du département du Var, a été une source de richesse pour ce centre agricole, qui a prospéré, et est aujourd'hui un des villages les plus riches de l'arrondissement d'Alger.

L'industrie de la distillerie du géranium s'est répandue de Chéragas dans la Mitidja, surtout aux environs de Souma et de Rovigo. La concurrence de l'Algérie, combinée avec celle des Indes, de l'Espagne, de la Martinique et de la Réunion, a fait tomber le prix du kilogramme d'essence de géranium, qui remplace dans la parfumerie l'essence de roses, de 130 francs en 1845, à 80 francs en 1865 et 30 francs actuellement. Cette industrie a été, au début, très utile à la colonisa-

tion, en ce sens qu'elle a obligé les distillateurs à faire opérer des défrichements pour se procurer le combustible nécessaire au chauffage des alambics.

La population d'origine française forme à Chéragas la moitié de la population européenne (1,600 habitants).

On remarque dans ce village une belle place sur laquelle s'élève une élégante fontaine, ornée du buste en bronze du maréchal Pélissier, duc de Malakoff.

Au-delà de Chéragas, à un kilomètre environ sur la gauche, se trouvent les koubbas de Sidi-Khalef; c'est là que se livra, le 24 juillet 1830, le combat qui suivit la bataille de Staouëli, et dans lequel périt un des fils du général de Bourmont. Le champ de bataille est devenu, depuis lors, une plaine fertile comme toutes celles qui avoisinent la Trappe; une croix plantée sur le bord de la route indique une des limites du périmètre concédé aux Trappistes.

Le plateau de Staouëli, sur lequel eut lieu, le



19 juin 1830, la bataille qui nous ouvrit la route d'Alger, est aujourd'hui couvert, sur une étendue de près de 1,000 hectares, de vignes et de cultures variées. La colonie agricole des Trappistes, autorisée par arrêté du 11 juillet 1833, a transformé cette région en créant 425 hectares de vigne, 500 hectares de cultures diverses, 15 hectares de géranium pour la distillerie, et de belles plantations d'arbres ; la ferme occupe de 200 à 250 ouvriers. Le village de Staouëli a été fondé le 25 mars 1855.

L'abbaye de la Trappe, dont la première pierre a été posée sur un lit de boulets et d'obus provenant du champ de bataille, possède le bureau sur lequel furent signés, en juillet 1830, l'abdication de Hussein-Dey et la cession de l'Algérie à la France.

A l'Ouest de la Trappe, la presqu'île de Sidi-Ferruch est célèbre par le débarquement de l'armée française, le 14 juin 1830. C'est de là que partit notre armée pour entrer à Alger après les combats de Staouëli (19 juin), Sidi-Khalef (24 juin), et du

Fort-l'Empereur (4 juillet). Une plaque commémorative a été placée à la porte d'entrée du fort de Sidi-Ferruch.

Contournant les dernières pentes occidentales du massif de la Bouzaréa, au point culminant (407<sup>m</sup>) duquel un fort moderne a été élevé, la route atteint le bord de la mer à Guyotville.

Fondé en 1843 par le comte Guyot, alors directeur de l'Intérieur, ce village, qui, dans la pensée de son créateur, devait être un village de pêcheurs, devint par la suite un centre agricole, en raison des difficultés d'accès de la baie et de la violence des vents qui règnent dans ces parages.

Mais la situation était peu favorable à la culture, sur un terrain battu des vents d'ouest et du nord, et les plantations y étaient d'une réussite très difficile. En 1857 et 1858, deux récoltes manquèrent totalement; pour subvenir à leur nourriture, les colons furent dans la nécessité d'emprunter à gros intérêts, et une fois tombés entre les mains des usuriers, la plupart d'entre eux furent ruinés; en 1865, lors du voyage de Napoléon III en Algérie,

plus de la moitié du terrain était encore en friche.

Jusqu'en 1878, la situation matérielle des colons fut des plus précaires, mais à dater de cette époque, l'extension donnée à la culture de la vigne, surtout de la vigne à raisins de table, pour l'exportation, modifia rapidement et avantageusement cette situation, qui continue à s'améliorer de plus en plus. C'est en particulier à la culture du chasselas précoce que le centre de Guyotville doit son développement progressif. Sur 150 hectares de chasselas, cultivés pour primeurs en Algérie, Guyotville figure pour la moitié. La population de ce village est aujourd'hui de 2.500 habitants ; dans ce nombre, 600 environ sont d'origine française et 1.600 sont étrangers non naturalisés.

La route de Guyotville à Alger par Saint-Eugène, ouverte pour le voyage de Napoléon III en 1865, longe la côte pendant 15 kilomètres.

A 9 kilomètres de Guyotville, la pointe Pescade

limite à l'Ouest la baie d'Alger, comme le cap Matifou à l'Est. C'est dans l'une des villas de la pointe, la villa Ben Marabet, que Saint-Saëns composa son chef-d'œuvre, « Samson et Dalila ». Un peu en retrait, à l'Ouest, s'élèvent les ruines du château du corsaire Baba-Aroudj.

Saint-Eugène, comme El-Biar, est presque un faubourg d'Alger. Créé en 1840, le village compte 4.200 habitants, dont 1.300 étrangers et un peu plus de Français d'origine.

Au-dessus de Saint-Eugène, la basilique de Notre-Dame d'Afrique couronne un des derniers contreforts de la Bouzaréa. Commencée le 2 février 1858, elle a été consacrée le 2 juillet 1872, par Mgr Lavigerie. Près de la basilique, se trouve le petit séminaire, résidence aimée du cardinal.

Entre Saint-Eugène et Alger, sur une des pointes rocheuses qui s'avancent dans la mer, le bordj Kalâat el Foul (fort du Château des Fèves) a été construit vers la fin du règne d'Hussein, en 1580, par le corsaire Djafar, qui lui succéda la

même année. Appelé maintenant fort des Anglais, il sert d'entrepôt pour la poudre de chasse.

On rentre à Alger par l'esplanade de Bab-el-Oued, bordée d'un côté, par le Lycée, de l'autre, par une caserne d'Artillerie et du Génie.

---

## SAINT-DENIS-DU-SIG



Occupé, sous la domination romaine, par la cohorte auxiliaire des *Sicambrorum*, dont le dépôt était à *Caesarea* (Cherchell), Saint-Denis-du-Sig est aujourd'hui le centre d'activité de la plaine du Sig. Au milieu d'un pays où toutes les cultures prospèrent et où l'on compte déjà plus d'un établissement remarquable d'exploitation et d'industrie agricole, Saint-Denis est devenu un marché important où affluent chaque dimanche les Arabes et les Européens.

A 3 kilomètres de Saint-Denis, un barrage a été commencé en 1843 par le Génie militaire, auquel, quinze ans plus tard, un second barrage a été superposé par le service des Ponts et Chaussées.

Sa hauteur totale jusqu'à la plateforme est de 15<sup>m</sup>50, et il peut accumuler 3,275,000 mètres cubes d'eau. Des fléchissements s'étant produits, un nouveau barrage a dû être reconstruit en 1885.

---

## ORAN

---

Il y a un an, à pareille époque, Oran célébrait son millénaire en des fêtes brillantes, qui attestaient sa vitalité et sa foi en l'avenir.

Les vestiges de l'occupation romaine, si nombreux dans la partie orientale de l'Algérie, deviennent de plus en plus rares quand on s'avance vers le couchant.

Les Romains, sans doute, avaient remarqué la magnifique rade naturelle de Mers-el-Kébir, leur *Portus Divinus*, et, selon toute vraisemblance, ils en firent un refuge, un point de ravitaillement et de trafic pour les navigateurs ; mais on ne trouve ici ni ces ruines grandioses, ni ces travaux gigantesques par lesquels le peuple-roi aimait à mani-



fester sa puissance et son génie. Rien donc n'autorise à revendiquer, pour Oran, les honneurs d'une origine romaine.

Plus tard les Arabes, à la voix du Prophète, se répandirent de l'Orient vers l'Occident dans une chevauchée épique et, le sabre à la main, le Coran de l'autre, implantèrent dans ce pays, qui après la chute de l'Empire romain avait connu tour à tour l'invasion vandale et la domination byzantine, leur langue, leurs mœurs, leurs institutions.

En même temps que le khalifat de Cordoue jetait sur la péninsule un éclat incomparable par le merveilleux développement des arts, des sciences et des lettres, un riche et puissant empire, qui devait durer trois cents ans, se fondait à Tlemcen.

C'est alors qu'Oran fût bâti, en 902, par des Maures d'Andalousie pour être le point de contact et le trait d'union entre ces deux capitales du monde musulman occidental.

Plusieurs fois prise et reprise par les Berbères, les émirs Almoravides du Maroc et les Zeyanites

qui régnaient à Tlemcen, désolée par la peste, saccagée par les pirates, cette ville a survécu à toutes les vicissitudes de sa dramatique histoire précisément parce que, lieu de transit entre les deux rives de la Méditerranée, son existence était pour ainsi dire une nécessité historique. Oran devint même aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles une florissante cité.

Après la chute du royaume de Grenade, en 1492, les Maures expulsés d'Andalousie y affluèrent ; de là, poursuivant encore de leur vengeance les chrétiens d'Espagne, ils se firent écumeurs des mers et apportèrent de telles entraves au commerce de la péninsule que Ferdinand le Catholique en 1505, s'empara de Mers-el-Kébir, le principal refuge des pirates.

Quatre ans plus tard, le cardinal Ximénès, débarqué à Mers-el-Kébir, s'empara d'Oran avec 1,500 hommes.

Cette ville ne constituait alors qu'un village placé sur la rive droite du ravin de Raz-el-Aïn ; de l'autre côté s'élevait une Casbah sur les flancs

du Mudjadjo. Sous la domination espagnole, Oran connut quelque splendeur ; des hôtes de distinction y accouraient, les malades affluaient sous son ciel clément ; l'infante Jeanne, fille d'Isabelle la Catholique, venait tous les ans aux bains de la Reine, et Oran, par son élégance et ses divertissements, était connue dans toute l'Espagne sous le nom de Corte chica (la petite cour).

Mais les Espagnols ne surent ni conquérir, ni coloniser ce pays, et ils se bornèrent pendant plusieurs siècles à une occupation restreinte. Étroitement confinés dans l'enceinte de murailles qu'ils avaient élevées pour résister aux assauts des Turcs, ils n'exerçaient aucune influence dans l'intérieur du pays et leur force de pénétration ne sut pas dépasser le littoral.

Quelques tentatives faites sur Mostaganem, puis sur Tlemcen, échouèrent misérablement. L'histoire a enregistré le désastre subi en 1541 par une colonne espagnole qui, envoyée sur Tlemcen fut entièrement détruite dans le ravin qui porte

aujourd'hui le nom de *Chabet-el-Leham* (ravin de la Chair) en souvenir du carnage.

La ville espagnole d'Oran, blottie au pied de la chaîne du Mudjadjo, en escaladait les premières pentes dans un désordre pittoresque et s'élevait jusque sur le plateau où se dresse aujourd'hui l'Hôpital militaire.

Une grande partie des forts et ouvrages de cette époque existent encore, à côté des travaux faits par les Arabes et les Turcs. Un vaste réseau de souterrains, dont le service du Génie possède encore actuellement tous les plans, reliait tous les forts, notamment Santa-Cruz, Saint-Grégoire, la Kasbah et le Château-Neuf.

Mais, tandis que la puissance de l'Espagne se mourait d'épuisement, la domination ottomane grandissait dans l'Afrique du Nord. Chassés de tous les points de la côte, les Espagnols tenaient encore Oran ; oppressée dans son étroite ceinture de remparts et quelque peu délaissée au milieu de la lente agonie où se débattait la dynastie régnante,

cette ville succomba en 1708 après cinquante-six jours de siège.

Sous la haute autorité du dey d'Alger, Oran fut administrée par un bey jusqu'en 1732, époque où elle fut reprise ainsi que Mers-el-Kebir par une expédition de 30,000 Espagnols, dirigée par un Français, le duc de Mortemart.

Pendant cinquante-huit ans encore, le drapeau espagnol flotta sur les murs d'Oran, mais les indigènes témoignaient aux Espagnols encore plus de défiance et de froideur, que lors de la première occupation et Oran, véritable forteresse captive au milieu de l'Islam, ne pouvait se développer ni devenir le débouché de la magnifique région dont elle garde l'entrée. A la suite d'un épouvantable tremblement de terre qui détruisit une grande partie de la ville dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790 et ensevelit bon nombre d'habitants sous les décombres, les troupes, complètement démoralisées ne purent résister aux assauts incessants du bey de Mascara, à qui la ville et les forts furent livrés après une capitulation honorable.

Pour la deuxième fois Oran passa sous le joug Ottoman. La mosquée dite « du Pacha », qui s'élève aujourd'hui rue Philippe, a été édifiée en souvenir de la réoccupation d'Oran par les Turcs.

En 1830, la province d'Oran formait sous le bey Hassan un des trois beyliks de la régence d'Alger.

En face des tribus arabes frémissantes du joug turc, le bey Hassan se trouvait dans une situation fort critique, ne disposant que de quelques milices, lorsque l'occupation française, qu'il avait sollicitée lui-même, vint mettre fin à ses angoisses.

Le 4 juin 1831, le général Damrémont entra dans Oran. Après un essai de gouvernement du beylik d'Oran par la régence de Tunis moyennant un tribut payé à la France, l'administration française fut définitivement installée à Oran, le 17 août 1831.

La ville offrait alors un spectacle lamentable. L'administration turque venant après la catastrophe de 1790 n'avait rien fait pour relever Oran de ses ruines. Tout y était à créer.

Le premier soin du général Boyer fut de compléter les moyens de défense de la ville et d'en réparer les fortifications entièrement négligées pendant la période turque. Ces précautions n'étaient pas inutiles, car à la voix de Mahi-ed-Dine, marabout influent des Hachem, père d'Abd-el-Kader, qui avait proclamé la *djehad*<sup>(1)</sup>, les indigènes se levaient pour la guerre sainte.

Durant les années 1831 et 1832, le général Boyer, par sa fermeté demeurée proverbiale, réussit à se maintenir dans Oran malgré des attaques continuelles. La situation s'aggrava en novembre 1832 : c'est à ce moment qu'Abd-el-Kader, désigné comme l'élu de Dieu, fut proclamé Émir dans la plaine d'Éghris, près de Mascara.

Le général Desmichels, successeur du général Boyer, inaugura une offensive vigoureuse contre ce nouvel adversaire. Après avoir construit des blockaus dans un rayon de 2 kilomètres autour d'Oran, il se tourna d'abord contre les Gharabas,

---

(1) Guerre sainte.

puis il étendit notre occupation sur Arzew et Mostaganem. Mais bientôt, il crut l'heure favorable pour essayer vis-à-vis des indigènes d'une politique de conciliation et de générosité.

En traitant, il espérait consolider notre pouvoir et donner à la colonie naissante la paix indispensable à son développement. L'émir, de son côté, sentait que la paix lui était nécessaire pour organiser sa puissance sur de nouvelles bases et se constituer une souveraineté, qui était loin d'être universellement reconnue. Les pourparlers aboutirent à la signature du traité connu dans l'histoire sous le nom de traité Desmichels (26 février 1834).

Ce traité fut une faute politique, car il sanctionnait les prétentions d'Abd-el-Kader en le reconnaissant officiellement comme le prince des croyants et le défenseur de l'Islamisme ; les effets s'en firent sentir surtout plus tard, mais il est juste de reconnaître que la cessation momentanée des hostilités eut des avantages immédiats pour Oran.



Sous l'heureuse influence de la paix, la ville grandit et le régime municipal, qu'une loi récente venait de créer, put, malgré son état tout embryonnaire et ses prérogatives bien restreintes, faire sentir ses premiers bienfaits. La sécurité, qui commençait à naître, favorisa le commerce; des bateaux nombreux mouillaient dans le port, dont les travaux étaient activement poussés.

Si c'était, pour le général Desmichels, une dangereuse illusion de croire que l'heure était venue de faire la conquête morale du pays, il convient d'en chercher la cause dans l'état des esprits en France, et dans les incertitudes du gouvernement qui, à cette époque, n'avait encore formé aucun projet ferme pour l'avenir de l'Algérie.

Le désastre de la Macta (28 juin 1835) dévoila les véritables intentions d'Abd-el-Kader; des expéditions successives ébranlèrent sa puissance et surtout son prestige, mais pour en recueillir les fruits, nous aurions dû continuer ces opérations avec persévérance sans laisser à l'émir le temps de réparer ses revers.

Malheureusement l'indécision de notre politique africaine paralysait l'action de nos soldats. C'est l'époque où M. Thiers déclarait à la Chambre : « Si l'on pouvait arriver à nous assigner quelques » lieues de terrain autour d'Oran, d'Alger et de » Bône je serais satisfait », et ces paroles étaient couvertes d'applaudissements. Une telle politique ne tarda pas à porter ses fruits ; une bonne partie de nos troupes furent d'ailleurs rappelées en France, de sorte que la situation redevint semblable à celle des premiers jours ; nos soldats étaient dans Oran comme dans un camp qu'on lèvera le lendemain. En outre un arrêté ministériel, qui réduisit les attributions du conseil municipal, porta une grave atteinte aux intérêts particuliers de la cité.

En France on parlait d'évacuation et en attendant, on désirait la paix. Le général Bugeaud, que sa récente victoire de la Sikak avait mis en lumière, fut chargé de négocier ; il signa avec l'émir le traité de la Tafna (mai 1837), aussi mauvais pour nous que le traité Desmichels :

Arzeu nous était rendu ; nous conservions Oran et son territoire entre la Macta, le rio Salado et la Sebka, mais nous reconnaissons l'autorité de l'émir sur tout l'intérieur et sur les ports de Rachgoun et de Cherchell.

Et pourtant, en dépit de toutes ces entraves, Oran sortait de ses ruines. En 1838 le chiffre de la population dépassait 11,000 habitants ; en même temps, le commerce prenait une extension pleine d'encouragements pour l'avenir ; les importations atteignaient le chiffre de neuf millions de francs.

En 1839, les hostilités recommencèrent par d'incessantes attaques des Gharabas contre nos tribus alliées. C'est à cette période que se rattache le glorieux épisode de Mazagran et les combats de Brédéah et de Tein Salmet aux environs d'Oran. Mais malgré ces brillantes escarmouches, nous étions toujours réduits à un état de défensive absolue. C'est alors que le général Bugeaud fut appelé au Gouvernement Général de l'Algérie, en même temps que le général Lamoricière était

nommé au commandement de la province d'Oran. Tous deux, mûris par une longue expérience des choses d'Afrique, avaient une vue nette du problème qui se posait à nous; ils arrivaient avec un plan bien arrêté et, avec eux, la conquête allait entrer dans une phase active.

Les expéditions de Mascara et de Tlemcen en 1841 et 1842, l'occupation définitive par nos troupes de ces deux capitales de l'émir portèrent un coup décisif au prestige d'Abd-el-Kader: les Gharabas se détachant de lui firent leur soumission et demandèrent à faire partie du Maghzen d'Oran. En cinq années, la ligne de nos postes avait été poussée jusqu'aux Hauts-Plateaux.

Sous la prévoyante administration du général Lamoricière, Oran prit un développement considérable.

« Nous ne sommes pas venus ici, disait-il, pour  
» cueillir des lauriers stériles; en combattant  
» pour la gloire de la France, nous avons la  
» conscience de travailler à sa grandeur future. »

En 1845, Oran, doté d'une chambre de com-

merce, était peuplé de 20.000 habitants. Chaque jour la ville s'embellissait. Les fondements de l'Hôpital militaire actuel étaient jetés, les rues de Turin et des Jardins percées; le ravin de Raz-el-Aïn était comblé, le quai Lamoune, achevé sur une longueur de cent mètres. En même temps le village nègre se créait pour débarrasser la ville et ses glacis des tentes et des gourbis qui les encombraient. La confiance renaissait; deux sociétés de crédit se fondaient à Oran et l'avenir apparaissait à tous, plein des plus belles espérances.

La plaine d'Oran, naguère hérissée de broussailles, était livrée à la culture. Dès 1844 le village de la Senia était fondé à 6 kilomètres de la ville et comptait 230 habitants aux premiers jours. Quelques habitants se groupaient autour de la redoute du Figuier et de la colonie militaire de Misserghin. La soumission d'Abd-el-Kader (1847), en mettant le sceau à notre conquête, ranima la confiance et dissipa les dernières alarmes. Les émigrants commençant à arriver, le général Lamoricière jeta la première base de la coloni-

sation entre Oran, Mostaganem et Saint-Denis-du-Sig ; des centres agricoles se créèrent à Arbal et à Aïn-Béïda.

A partir de cette époque, Oran n'a plus d'histoire militaire et les soulèvements partiels qui de loin en loin, sous la parole enflammée des « Maîtres de l'heure », agiteront le pays ne viendront que très indirectement troubler son essor toujours croissant.

Après vingt ans d'efforts, le sol était conquis, et il ne restait plus qu'à le peupler de colons qui, dans une lutte non moins glorieuse que celle des armes, auraient à dessécher ces marais, défricher et féconder le pays, et, la charrue à la main, faire sortir de cette terre les richesses qu'elle renferme.

C'est surtout depuis 1870 que la prospérité commerciale et agricole d'Oran a pris une merveilleuse extension. Ce sera, devant l'histoire, l'éternel honneur de la troisième République d'avoir reconstitué à la France un empire colonial qui a prouvé au monde notre rapide relèvement après les désastres de l'année terrible, démontrant ainsi

à tous la prodigieuse vitalité de notre race. En Algérie en particulier, quelque imparfaite que puisse être notre œuvre, nous pouvons en être fiers ; elle fait honneur à notre pays.

---

## SIDI-BEL-ABBÈS

---

Des ruines, très apparentes en maints endroits, témoignent de l'importance que les Romains avaient attachée à l'occupation du territoire sur lequel s'est élevée plus tard Bel-Abbès.

Grâce à elles, on peut admettre que la ville actuelle était sur la route allant de *Portus Magnus* (Saint-Leu) vers le sud à *Albulae* (Chanzy) pour y rejoindre la grande voie militaire de la Maurétanie césarienne qui passait par Tiaret, Frendah, Chanzy, Lamoricière, Tlemcen (*Pomaria*) et Lalla-Maghnia (*Numerus Syrorum*). Deux pierres tombales placées à l'entrée du cercle militaire de Bel-Abbès apprennent que la garnison placée auprès d'*Albulae* était constituée par un corps de cavalerie, l'*Ala prima*



*Augusta Parthorum*, établi dans le pays dès le début du II<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne et qu'elle y demeura pendant les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles.

Après l'occupation romaine, Bel-Abbès subit l'invasion des Vandales, puis tomba sous le joug des Arabes, et sous celui des Turcs.

Au mois de juin 1843, afin de tenir en respect les tribus de la vallée de Mekerra, le général Bedeau fit construire, à côté du marabout de Sidi-bel-Abbès, une redoute, qui constitua un gîte d'étape entre Oran et Daya, sur la route naturelle réunissant ces deux points.

Autour de ce poste se créa bientôt un village, puis, les Beni-Amer qui occupaient la contrée l'ayant abandonné pour émigrer au Maroc et y rejoindre en 1845 les troupes d'Abd-el-Kader, leur territoire fut déclaré acquis à l'État le 18 avril 1846.

La fondation de Bel-Abbès est due tout entière au capitaine du génie Prudon, à la disposition duquel furent mis les hommes de la Légion étrangère, qui venaient déjà de créer Orléansville.

Grâce aux ressources que renfermait la Légion, la construction et l'organisation de Bel-Abbès marchèrent vite ; sans exagération, on peut dire que la Légion a donné la vie à cette riche plaine ; partout où l'on voit de beaux défrichements, de belles plantations, des canaux, on s'empresse de dire : « Les pantalons rouges sont passés par là<sup>(1)</sup>. »

L'histoire militaire des environs immédiats de Bel-Abbès est peu remplie. Abd-el-Kader ne fit que deux apparitions en 1843 dans la plaine, qu'il évacua en toute hâte à l'approche du colonel Géry au mois d'août, et du commandant Barral au mois d'octobre.

Le 30 janvier 1845, pendant une sortie du commandant Vinoy, qui commandait le poste, Bel-Abbès faillit être prise. Ce jour-là, vers 10 heures du matin, la sentinelle avancée fut tuée par une bande d'Arabes qui s'étaient portés dans sa direction en psalmodiant et en chantant. L'officier comptable de l'hôpital réussit à rétablir l'ordre

---

(1) Extrait du livre de M. Bastide, maire de Bel-Abbès.

en rassemblant les malades un peu valides et quelques hommes du 6<sup>e</sup> léger restés pour assurer la garde ; avec ce faible effectif, il repoussa les 58 Arabes qui furent tous tués au cours du combat ; la garnison, de son côté, avait eu 6 tués et 26 blessés.

Au moment de l'insurrection des Ouled-Sidi-Cheickh, Si-Ali-ben-Youb (Chanzy), attaqué le 8 octobre 1864 par les insurgés qui massacèrent les colons, fut délivré par les secours envoyés de Bel-Abbès.

Depuis cette époque, le développement de Bel-Abbès a été rapide. Le nom de cette ville est indissolublement lié à celui de la Légion étrangère, et en particulier du 1<sup>er</sup> régiment étranger, qui y a toujours tenu garnison depuis sa création<sup>(1)</sup>.

C'est de Bel-Abbès et de Saïda que partent pour les colonies et les expéditions lointaines les détachements de cette vaillante troupe qui a fait victorieusement flotter nos couleurs partout où il

---

(1) La portion centrale du 2<sup>e</sup> régiment étranger, créé en 1884, est à Saïda.

lui a été donné de combattre pour la France, patrie d'adoption pour les éléments étrangers de la Légion, patrie réelle pour ces jeunes Alsaciens-Lorrains, qui ne voulant pas servir le drapeau de l'envahisseur, viennent demander asile à la France, et parfois, hélas ! mourir au Tonkin, à Madagascar ou dans le Sud-Oranais sous l'humble capote bleue du légionnaire.

---

## TLEMCCEN

---

Aucun document ancien ne fait mention de Tlemccen avant le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., époque où le royaume berbère de Massinissa et de ses successeurs se trouve mêlé au monde romain.

La cité berbère fut annexée aux États de Rome sous le règne de Claude (41-54 ap. J.-C.), qui fit installer sa garnison dans un *castellum* situé à 500 mètres au N.-O. de la ville actuelle, et auquel les Romains donnèrent le nom de *Pomaria* à cause des vergers qui l'entouraient.

Après l'invasion des Vandales et en face de l'autorité de Byzance, qui ne dépassa probablement pas à l'ouest *Cæserea* (Cherchell), les chefs berbères purent conserver jusqu'à l'arrivée des Arabes

le pouvoir qu'ils avaient acquis après la disparition de la puissance romaine. C'est à ce moment qu'apparaît le nom d'Agadyr, donné à Pomaria; il signifie rempart ou citadelle dans le dialecte d'origine punique des Berbères.

En 672, Agadyr tombe aux mains des Arabes. Au pouvoir, d'abord des Khalifes d'Orient jusqu'en 789, puis des Edrissites qui en font la capitale du Maghreb moyen, ensuite des Almoravides à partir de 1082, enfin des Almohades depuis 1152, Tlemcen a connu sous la domination arabe, à côté de guerres sanglantes et de longs sièges, des périodes de prospérité brillante.

Tagrart fut fondée en 1080, par Abou-Youcef-ben-Tachfin, sur l'emplacement de son camp, au nord de Tlemcen qu'il assiégeait; au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, les deux villes, Tagrart et Agadyr, qui renfermaient plus de 100,000 habitants, étaient réunies dans une même enceinte fortifiée. Il ne subsiste plus aujourd'hui que Tagrart, la Tlemcen actuelle.

Profitant de la faiblesse des derniers princes

Almohades, le Berbère Yaghmoracen, de la tribu des Beni-Abd-el-Wâdy, se fit proclamer émir de Tlemcen l'an 1240 de J.-C.

C'est sous le règne de son successeur, Abou-Saïd-Othman, que Tlemcen fut assiégée, de 1298 à 1306, par un roi de Fez qui fit construire sur l'emplacement de son camp une véritable ville fortifiée, à laquelle il donna le nom de Mansourah, c'est-à-dire victorieuse. Une partie de l'enceinte est encore debout, ainsi que le minaret et les murs de la mosquée.

Les assiégés subirent une affreuse famine, qui fit périr une partie de la population et de la garnison. Lorsque le siège fut levé, à la suite de l'assassinat du roi de Fez par un de ses serviteurs, il ne restait plus dans la ville, d'après les historiens arabes, que 200 habitants et un millier de guerriers.

Le grand bassin ou Sehrydj-el-Kebir, près de la porte de Fez, fut construit pour l'amusement des rois de Tlemcen, sous le règne d'Abou-Teschifyn, qui périt à la prise de sa capitale,

en 1337, par le roi mérinide Abou-Hassen. C'est à ce dernier que l'on doit la mosquée de Sidi-Bou-Médine, célèbre dans tout le Maghreb. Cette mosquée est un des plus beaux spécimens de l'art mauresque en Algérie.

Tlemcen resta treize ans au pouvoir des Mérinides, puis elle fut de nouveau gouvernée par les princes de la branche cadette des Beni-Abd-el-Wâdy, qui régnèrent, sous le nom de Beni-Zeyan, jusqu'à l'arrivée des Turcs en 1552.

Sous le gouvernement de ces princes la ville atteignit un haut degré de prospérité, principalement sous le règne du sultan Abou-Hammou-Moussa II.

Tlemcen fut pendant longtemps le centre du commerce qui se faisait entre l'Europe et l'Afrique. Léon l'Africain, qui vivait au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, parle avec enthousiasme de ses mosquées, de ses collèges, ainsi que de ses solides remparts. Les marchands vénitiens et génois y amenaient les produits de l'Europe par les ports d'Houeïn, de Rachgoun et de Mers-el-Kébir. De



grandes caravanes allaient chaque année jusqu'au Tafilalet, chercher la poudre d'or, les plumes d'autruche et les esclaves.

Les territoires soumis aux émirs de Tlemcen, pendant une partie des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, étaient limités à l'ouest par la Moulouïa ; ils s'étendaient jusqu'à Bougie à l'est et jusqu'à Figuig au sud. Tlemcen avait alors 125,000 habitants.

Les monuments qu'on y trouve aujourd'hui appartiennent principalement à l'époque des Beni-Zeyan. La mosquée de Sidi-el-Haloui date de l'année 1345. Les murs actuels du Méchouar ont été construits en 1446, à la suite de la révolte de quelques mécontents.

La décadence de Tlemcen, qui date de la prise de la ville en 1428, par le sultan mérinide de Tunis Abou-Farès, fut précipitée par les Espagnols et les Turcs.

Les premiers, qui avaient déjà occupé Mers-el-Kébir en 1505, et Oran en 1509, s'emparèrent de Tlemcen en 1518, après un siège de six mois, puis l'abandonnèrent à demi-ruinée.

Les seconds, sous la conduite du fameux Barbe-rousse, occupèrent Tlemcen en 1552 et en chassèrent le dernier sultan berbère qui, réfugié à Oran auprès des Espagnols, y mourut de la peste trois ans plus tard.

Par leurs exactions, les Turcs amenèrent rapidement la ruine du Maghreb moyen et de sa capitale. Les habitants, trop peu nombreux pour habiter les deux villes, abandonnant Agadyr, se resserrèrent dans Tlemcen. Un grand nombre d'entre eux s'expatrièrent au Maroc.

Rattachée d'abord ainsi que son territoire à la Régence d'Alger en 1560, Tlemcen fit partie du beylik d'Oran, avec un simple caïd comme gouverneur, lorsque les Turcs eurent chassé les Espagnols de l'Afrique. En 1833, elle avait encore 20,000 habitants. Le sultan du Maroc d'abord, Abd-el-Kader ensuite essayèrent de s'en emparer en 1834, mais n'ayant pas d'artillerie, ils ne purent emporter le Méchouar, défendu par les Turcs et les Koulouglis, ceux-ci pris par la France à sa solde après 1830, et le 13 janvier 1836,

le maréchal Clauzel faisait son entrée dans Tlemcen.

Avant d'en partir, il laissa dans le Méchouar une garnison de 500 volontaires sous les ordres du capitaine Cavaignac ; elle ne tarda pas à être investie par les troupes de l'émir. Celles-ci occupèrent la ville, mais ne purent s'emparer du Méchouar dont les défenseurs, manquant de vivres, furent débloqués au bout de six mois par le maréchal Bugeaud. A la suite de ce siège, Tlemcen, à peu près ruinée, vit sa population tomber de 20,000 à 6,800 environ.

En exécution de l'article 9 du traité de la Tafna du 30 mai 1837, la ville fut cédée à Abd-el-Kader, qui en fit la capitale du Gharb, et évacuée par nos troupes le 12 juillet de la même année.

Le maréchal Bugeaud occupa définitivement Tlemcen en 1842. Le traité de Tanger de 1845 fixa malheureusement les limites ouest de la subdivision de Tlemcen à l'Oued-Kiss, mutilant ainsi l'ancienne Maurétanie Césarienne et l'ancien royaume des Beni-Zeyan, qui s'étendaient jusqu'à la Moulouïa.

La colonisation ne put commencer son œuvre pacifique qu'après la soumission d'Abd-el-Kader. En 1847, une colonie composée, suivant les conceptions du maréchal Bugeaud, d'anciens militaires libérés et mariés, fut installée à Bréa ; en 1850 et 1851, les villages de Mansourah et d'Hennaya, plus tard ceux de Négrier et de Safsaf furent créés.

La ville se releva assez rapidement de ses ruines, malgré les famines de 1851 et de 1868. En 1854, elle fut érigée en commune de plein exercice, et le cercle militaire qui y avait été installé en 1844 fut supprimé en 1875.

Malgré sa population de près de 22,000 habitants, dont 14,000 indigènes et 4,000 Israélites, Tlemcen est cependant loin d'avoir retrouvé la prospérité qu'elle avait sous les Romains et au Moyen-Age, sous la dynastie berbère des Beni-Zeyan ; mais il ne faut pas oublier que notre occupation date de soixante ans et que les Romains sont restés, sans interruption, plus de cinq siècles ans ce pays.

Il ne faut pas perdre de vue, en outre, que si la civilisation moderne dispose de moyens matériels supérieurs à ceux des Romains, elle trouve contre elle, dans le Coran, une force de résistance qui n'existait pas de leur temps, où Ousliva, le Dieu des Maures, avait un autel dans les temples de Pomaria.

Placé au seuil du Tell algérien, Tlemcen — dont le nom berbère Tilimcyn signifie : « qui réunit » — est le centre où convergent un grand nombre de communications venant du littoral, du Maroc, des Hauts-Plateaux ; mais, pour que tout le parti soit tiré de cette situation si avantageuse, il faut à Tlemcen des communications rapides directes avec la mer et aussi avec l'Ouest, vers Lalla-Maghnia et le Maroc.

La construction des 50 kilomètres de voie ferrée qui manquent entre Tlemcen et Maghnia doublerait partout d'un chemin de fer, sur le territoire français, la grande route terrestre qui relie les contrées peuplées de l'Afrique du Nord, celle d'Alger à Merrakech par Oran, Tlemcen, Taza et Fez.

L'importance de ce tronçon est capitale pour notre influence économique et politique au Maroc en temps de paix, et serait de première nécessité, si ce que nul ne peut prévoir, la France était un jour ou l'autre entraînée à une action quelconque dans ce pays. En l'état actuel des choses, cette grande voie commerciale d'Alger à Fez, qui était aussi autrefois une des grandes routes religieuses de l'Islam, par où les pèlerins du Maghreb s'en allaient aux villes saintes, n'est praticable ni en Algérie, par suite de cet arrêt du chemin de fer à Tlemcen, ni au Maroc, où la ligne de caravanes régulières s'arrête à 200 kilomètres d'Oudjda, avant Taza, qui est aujourd'hui *bled ès-siba*. Au point de vue commercial, le rétablissement de relations aisées entre Fez et Tlemcen serait tout au profit à la fois de l'Algérie, qui ne sait où demander certains produits, et du Maroc qui en a dont il ne sait que faire.

---

## PERRÉGAUX

---

Ainsi nommé en mémoire du général tué au second siège de Constantine aux côtés du général Damrémont, Perrégaux est à 12 kilomètres du barrage qui retient les eaux des oueds El-Hammam, Tezou et Fergoug, dont la réunion forme l'Habra.

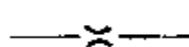
Ce barrage a une longueur de 478 mètres y compris les 128 mètres du déversoir ; sa hauteur est de 40 mètres ; la partie bétonnée est de 7 mètres ; enfin, l'épaisseur de ce mur cyclopéen est de 38<sup>m</sup> 90 à la base. L'eau arrêtée derrière le barrage forme un immense lac qui, se divisant en 3 branches, remonte les vallées des oueds El-Hammam et Fergoug pendant 7 kilomètres, et celle de Taourzout pendant 3 ou 4. Les flots qu'appor-

tent les trois oueds sont troubles, mais ils se reposent dans le lac et ils en ressortent bleus. La contenance du bassin est de 14 millions de mètres cubes. Cette eau s'écoule vers le bief inférieur par de puissantes vannes qu'un seul homme peut ouvrir au moyen d'un ingénieux mécanisme. Les travaux du barrage de l'Habra, détruits par deux fois, en 1871 et 1881, contre toute prévision, ont nécessité une dépense de plus de 5 millions de francs à la Société Debrousse et Cohen qui, en échange de cette immense entreprise, a obtenu une concession de 24,000 hectares dans la plaine de l'Habra, entre Perrégaux et la mer.

---



## SAÏDA



Saïda <sup>(1)</sup> était, avant l'occupation française, située sur un rocher abrupt, contourné à l'Ouest par le profond ravin de l'Oued-ben-Telleugz, à 1,500 mètres de la ville actuelle.

Quelques traces de murs rappellent seules ce « vieux Saïda » que l'on aperçoit à gauche, quand on gravit en chemin de fer la côte conduisant au plateau d'Aïn-el-Hadjar.

La ville ancienne, emplacement, dit-on, d'une cité romaine, avait été choisie comme poste militaire, en 1838, par notre infatigable adversaire, l'émir Abd-el-Kader, lorsque, reculant devant le

---

(1) En arabe : l'Heureuse.

général Clauzel qui venait d'occuper Mascara, il avait créé, entre les limites du Tell et du Sahara, une base d'opérations marquée par les points fortifiés de Sebdou, Saïda, Takdemt, Taza et Boghar.

L'émir avait accumulé à Saïda une grande partie de ses munitions et de ses approvisionnements. Il y avait fait construire une habitation d'un goût exquis dans le style arabe, où il venait se reposer des fatigues de la guerre et jouir d'un repos qui lui permettait de caresser mollement ses grandes idées d'avenir <sup>(1)</sup>. La défense de cette place était complétée par un petit ouvrage en terre, percé de créneaux et placé de l'autre côté du ravin.

Parti de Mascara, le 19 octobre 1841, le général Bugeaud arriva en vue de Saïda trois jours après, mais lorsque son avant-garde parvint sur la croupe où s'étend aujourd'hui cette riante cité, des tourbillons de fumée s'élevaient au milieu des ruines

---

(1) *Lettres* du général Bugeaud.

de la capitale de l'émir nous apprirent le sort qu'il lui avait réservé, pour ne pas avoir la douleur de livrer aux Français la place qu'il aimait entre toutes. La veille, un millier de chameaux avait enlevé tous les objets transportables.

Frappé des avantages de la situation de Saïda, le général Lamoricière obtint non sans peine du général Bugeaud, Gouverneur de l'Algérie, qui n'aimait pas à multiplier les postes fortifiés, l'autorisation d'en établir un sur ce point, et c'est en janvier, février et mars 1844, avant de partir pour l'Isly, que le jeune commandant de la division d'Oran fit construire la redoute de Saïda, ouvrage en terre qui a précédé la redoute actuelle construite en 1857.

Depuis, aucun fait militaire saillant ne s'est passé à Saïda. Au mois de juin 1881, à la suite des massacres de Khralfalla, les habitants se réfugièrent dans la redoute, mais les bandes insurgées de Bou-Amama s'arrêtèrent à 11 kilomètres de Saïda, à Aïn-el-Hadjar, qu'elles pillèrent et incendièrent.

La fertilité du sol, l'abondance des sources, une situation exceptionnellement avantageuse aux confins du Tell et des Hauts-Plateaux, la tranquillité des tribus avoisinantes ont permis à Saïda de se développer normalement et progressivement ; l'exploitation de l'alfa, très florissante sur les Hauts-Plateaux oranais, a été pour elle une nouvelle source d'activité, et la prospérité de cette petite ville de 5,000 âmes justifie le nom d'« heureuse » que lui avaient donnée les Arabes.

---

## LE KREIDER



Jusqu'en 1882, le Kreider n'a été qu'un point d'appui ou un centre de ravitaillement pour les colonnes opérant dans la région des chotts, et n'a été occupé que d'une façon passagère.

En 1864, pendant l'insurrection de Si Sliman ben Hamza, des Ouled - Sidi - Cheikh, le général Jolivet s'installa au Kreider et y construisit une redoute en pierres sèches. Le 29 septembre, laissant à la garde du poste un bataillon du 17<sup>e</sup> de ligne, il se dirigea vers le Nord-Est à la poursuite de l'ennemi, mais, épuisées et mourant de soif, ses troupes furent rejetées sur El-Beïda ; en même temps le Kreider était évacué après un combat livré aux Rezaïna, combat dans lequel

une compagnie du 17<sup>e</sup> de ligne fut complètement anéantie.

En mai 1881, c'est au Kreider que les contingents de Bou-Amama passèrent le chott pour aller massacrer les alfatiers de Khralfalla et de Marhoum. Dans les premiers jours du mois suivant, le colonel Mallaret occupa le Kreider pendant que la colonne Innocenti opérait au sud du chott.

Voyant sa retraite compromise, Bou-Amama se retira par Sidi-Khalifa et traversa le chott au gué de El-Aschebour, essuyant seulement quelques coups de canon tirés par l'artillerie de la colonne Mallaret.

La redoute abandonnée momentanément fut réoccupée peu de temps après par le bataillon de tirailleurs du commandant Jacquy, qui perdit un officier indigène tué pendant une attaque du poste par les Trafi.

La redoute haute et le camp baraqué furent commencés en 1882, et, la même année la voie ferrée fut poussée jusqu'au Kreider. Depuis le

mois d'octobre 1882, le Kreider est occupé par le 1<sup>er</sup> bataillon d'Afrique dont les travailleurs ont transformé le pays, en changeant les marécages en jardins et en captant et aménageant les sources. Le Kreider est réellement l'œuvre de ce bataillon et de son ancien chef, le commandant Mirau-chaux, mort récemment à Oran.

---

ORLÉANSVILLE,  
MILIANA, LA MITIDJA,  
BLIDA, BOUFARIK

---

Le 26 avril 1843, le général Bugeaud, Gouverneur général de l'Algérie, arrivait au confluent du Chélif et du Tir'aout, allant prendre part à une expédition dans l'Ouarsenis avec les généraux Gentil et Pélissier. Dès le lendemain, Orléansville commençait à s'élever sur les ruines d'El-Esnam, là où s'élevait autrefois le *Castellum Tingitii* des Romains.

Deux ans après, un centre de population civile y était créé (14 août 1845), mais la commune ne fut constituée que onze ans plus tard, le 31 décembre 1856. Aujourd'hui, la population



est de 4,500 âmes, dont 2,000 indigènes et 900 étrangers.

La forme générale du plateau au milieu duquel est bâtie Orléansville, le voisinage des hautes montagnes du sud où la neige persiste une grande partie de l'année, la direction O.-E. de la vallée du Chélif expliquent pourquoi cette contrée est exposée à des chaleurs excessives en été et à des vents très violents en hiver. Il y fait, l'été, aussi chaud que dans l'extrême-sud algérien ; la température atteint parfois 50° à l'ombre. Les terres de la vallée sont très fertiles, terres à céréales, et dans le haut Chélif, terrains de vignobles. Celles des environs d'Orléansville ne sont pas très fortes, et ont grand besoin d'eau. Quand il n'y a pas d'eau, c'est la ruine dans le pays.

La voie romaine qui reliait les frontières de la *Tingitane* (Maroc) à *Rusucurru* (Dellys) en Kabylie, passait par *Castellum Tingitii* (Orléansville), *Tigaudia Municipium* (ruines près des Attafs), *Oppidum Novum* (Duperré), *Tigava Castra* (le pont du Chélif), *Malliana* (Miliana). C'est, à peu de chose

près, le tracé de la route et de la voie ferrée actuelles.

A 25 kilomètres d'Orléansville, l'oued Fodda rappelle le sanglant combat livré le 16 septembre 1843 par Changarnier aux Beni-bou-Khannous.

Les villages situés entre l'oued Fodda et Affreville ont presque tous été créés à peu près à la même époque : Vauban en 1878, Carnot en 1880, Rouïna et Littré (les Arib) en 1879. Les noms donnés aux centres de Duperré et Lavarande rappellent le souvenir, l'un, de l'amiral qui commandait la flotte lors de l'expédition d'Alger, et, l'autre, d'un général de brigade tué au siège de Sébastopol.

Les terres si fertiles d'Affreville, d'Aïn-Sultan (6 kilom. E. d'Affreville), de Lavarande et de la plaine en amont de Duperré (en tout 7,930 hect.) sont irriguées par un barrage établi sur le Chélif, au-dessus des Djendel, à plus de 20 kilomètres d'Affreville.

Affreville, ainsi nommé en mémoire de Mgr Affre, archevêque de Paris, tué en juin 1848, a

été fondé sur l'emplacement de *Colonia Augusta* ; bien situé en plaine, sur une grande voie commerciale, Affreville a gagné ce qu'a perdu Miliana qui, par son altitude (450<sup>m</sup> au-dessus d'Affreville qui est à 300<sup>m</sup>) et sa situation, est d'un accès difficile. Voisin du Chéelif, abondamment arrosé par l'oued Boutan, ce centre a une grande importance agricole. Il compte actuellement 2,000 habitants dont 600 indigènes. Près de la moitié du territoire de la commune est en cultures ; ses 229 hectares de vigne produisent 6,400 hectolitres de vin par an ; 4,000 hectares sont plantés en céréales. Sa gare, qui dessert Miliana et Teniet-el-Haad, est une des plus trafiquantes de la ligne d'Alger à Oran.

Suspendue pour ainsi dire au versant méridional du Zaccar-R'arbi (1,580<sup>m</sup>), Miliana domine complètement la vallée du Chéelif, et de la terrasse de la ville, bordée par les remparts du sud, le vaste panorama de la plaine du Chéelif et des montagnes de l'Ouarsenis se déroule devant les yeux.

Succédant, après cinq siècles, à la colonie

romaine, la ville arabe aurait été fondée en même temps qu'Alger et Médéa au x<sup>e</sup> siècle (iv<sup>e</sup> de l'hégire). Dans les luttes sanglantes et nombreuses qui désolèrent le Maghreb, Miliana dut, comme les autres villes, changer souvent de maîtres. Tombée au pouvoir des Turcs, elle fit partie du beylik du Titteri. En 1830, après la prise d'Alger par les Français, l'empereur du Maroc fit prendre possession de Miliana par un lieutenant qui, du reste, n'y put rester longtemps. Abd-el-Kader, dont la puissance grandissait de jour en jour, occupa à son tour Miliana et y installa dès 1834, comme khalifa, Ali-ben-Embarek, notre ancien agha de la Mitidja.

Cependant, après avoir occupé Médéa, le 17 mai 1840, nos troupes s'emparèrent de Miliana le 8 juin suivant. A notre approche, les Arabes avaient évacué la ville en y mettant le feu ; aussi ne présentait-elle, lorsque nous y entrâmes, qu'un amas de ruines. « Bloquée étroitement par les soldats réguliers d'Abd-el-Kader, en 1840 et 1841, cette ville ne put communiquer

avec Alger durant cette époque qu'au moyen de rares convois escortés par de fortes colonnes, et encore ces ravitaillements ne se faisaient-ils jamais sans quelque engagement sérieux avec l'ennemi. Au mois d'octobre 1840, le général Changarnier venait se porter au secours de Miliana, dont la garnison, décimée par la nostalgie, la famine et la maladie, avait presque succombé sous sa tâche ; des 1.200 hommes commandés par le brave colonel Dillens, 700 étaient morts, 400 étaient à l'hôpital ; à peine si les autres avaient la force de tenir leurs fusils ; et, pour peu qu'on eût tardé de quelques jours, la ville se voyait prise, faute de défenseurs. De tous les points que nous avons occupés en Algérie, continue M. de Castellane, Miliana est peut-être la ville où nos soldats ont eu à supporter les plus rudes épreuves ».

Les expéditions de 1842 changèrent la face des choses. Abd-el-Kader dut chercher un refuge dans la province d'Oran ; les environs de Miliana devinrent tranquilles, et la route du Gontas,

ouverte par l'armée au commencement de 1843, permit aux Européens de circuler facilement entre cette ville et Blida.

La fertilité du territoire de Miliana, l'un des mieux arrosés de l'Algérie, les vignobles de montagne qui donnent un cru déjà renommé, l'industrie minotière sont des sources certaines de prospérité pour la population qui est aujourd'hui de 7,700 habitants, dont 2,000 Français ou naturalisés, 1,000 étrangers et 4,700 indigènes.

A l'Est et près de Miliana, sur la route d'Alger, se trouve le village de Margueritte, créé d'abord en 1880 sous le nom de Zaccar ; son nom actuel lui a été donné en mémoire du général tué à Sedan à la tête des chasseurs d'Afrique.

A 75 kilomètres au sud d'Affreville, la forêt de cèdres de Teniet-el-Hâad renferme des arbres de dimensions gigantesques ; le plus beau de tous, la « Sultane », à 3 mètres de diamètre.

Entre Affreville et Vesoul-Benian, la voie ferrée traverse les montagnes entre les contreforts du Zaccar, à gauche, et ceux du Gontas, à droite.

C'est aux environs d'Adélia, ainsi nommé en souvenir de l'une des filles du maréchal Bugeaud, que se produisit, au printemps de 1896, l'accident de chemin de fer, dans lequel deux compagnies du 2<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens, dirigées sur Alger pour y être embarquées à destination de Madagascar, perdirent 4 officiers tués ou morts quelques jours après de leurs blessures, 7 officiers et 47 tirailleurs blessés.

Aïn-Benian, habité de 1852 à 1853 par des transportés politiques, reçut ensuite un peuplement de Franc-Comtois et prit le nom de Vesoul ; c'est le centre actuel de Vesoul-Benian.

A 4 kilomètres de là, desservi par la gare de Bou-Medfa, se trouve Hammam-Rhira. Bâti sur l'emplacement des *Aquæ Calidæ* des Romains, à la fois colonie de vétérans et ville d'eaux, florissante sous le règne de l'empereur Tibère, vers l'an 32 de notre ère, détruite probablement au VI<sup>e</sup> siècle par les Vandales, Hammam-Rhira tient une place tout à fait unique en Algérie par sa situation pittoresque, son climat, son air pur

et surtout par ses eaux minérales qui en font une station de premier ordre, jouissant du rare avantage de pouvoir être ouverte toute l'année aux malades.

Reconnaissant la valeur curative de ces eaux, l'État y a lui-même installé depuis longtemps un hôpital militaire, après quoi il a concédé en 1877 pour 99 ans, à M. Arlès-Dufour, toutes les sources thermales et minérales d'Hammam-Rhira, à l'exception bien entendu des sources affectées au service de l'hôpital militaire.

Un hôpital civil est destiné à recevoir les colons indigents rhumatisants et anémiés ; un certain nombre de piscines sont réservées aux indigènes qui fréquentent assidûment Hammam-Rhira, et qui, attribuant aux vertus de ses eaux une origine miraculeuse, ont placé les sources sous l'invocation d'un saint, Si Sliman, qui est l'objet d'une vénération spéciale.

Le chemin de fer débouche à El-Affroun dans la Mitidja occidentale, habitée par les Arabes Hadjoutes, dont les cavaliers ont longtemps



guerroyé contre nos postes de la Mitidja, ou contre nos colonnes en marche sur Cherchell, Miliana ou Médéa.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, la plaine de la Mitidja était couverte de cultures, de villages et de villes. Envahie et dévastée à différentes époques, elle appartient aux Beni-Toumi au XV<sup>e</sup> siècle, puis aux Turcs au XVI<sup>e</sup>.

La Mitidja est un bassin lacustre, ou mieux un profond golfe ouvert au N.-E. et que les sédiments ont comblé. Un superbe amphithéâtre de montagnes en forme la ceinture ; le Chenoua (860<sup>m</sup>) et les Zakkar (1,580<sup>m</sup>) à l'ouest ; le Mouzaïa (1,600<sup>m</sup>), les monts des Beni-Salah (1,640<sup>m</sup>) et des Beni-Moussa (1,200<sup>m</sup> à 1,300<sup>m</sup>) au sud ; les montagnes de la Kabylie à l'est.

De Marengo à l'O. jusqu'à la mer au N.-E., la Mitidja s'étend sur environ 100 kilomètres ; sa largeur moyenne, du nord au sud, est de 22 kilomètres ; sa superficie dépasse 210,000 hectares ; quant à son altitude, elle est généralement de 50 à 100 m. (250<sup>m</sup> au pied de l'Atlas). Les torrents

qui débouchent de l'Atlas dans la Mitidja lui portent les eaux d'environ 226,000 hect. qui, suivant M. Ville, versent en moyenne à la plaine au moins 42 mètres cubes d'eau par seconde. Malheureusement ces torrents baissent considérablement en été, et pour conserver, pendant cette saison, à la Mitidja les éléments d'irrigation qui décuplent sa fécondité, il faut recourir à des barrages-réservoirs. Quelques-uns de ces barrages sont commencés ou achevés ; les plus importants ne sont encore qu'en projet.

Longtemps marécageuse et malsaine, la Mitidja fut, au début de l'occupation française, un des foyers de fièvre les plus meurtriers. Aujourd'hui, asséchée et assainie, elle est devenue la plaine la plus riche de l'Algérie, grâce à sa remarquable fertilité qui lui permet les cultures les plus variées et les plus rémunératrices et à sa proximité d'Alger, qui assure à ses produits un débouché naturel pour la consommation et l'exportation.

El-Affroun, fondé en 1848, a été constitué en centre de population le 11 février 1851.

Les villages des environs datent d'ailleurs presque tous de 1848 : Ameer-el-Aïn, Bourkika, Marengo, sont d'anciennes colonies agricoles de 1848, créées en grande partie avec des ouvriers des ateliers de Paris, sans aptitudes agricoles, ce qui amena l'échec momentané de la colonisation dans ces trois villages. Ils ont été constitués en centres de population, respectivement le 4 juillet 1855, en 1852, et le 11 février 1851. Mouzaïville avait été fondé en 1846 près de l'emplacement de la station romaine de *Tamaramura castra*.

Au sud de Mouzaïville se dresse le pic de Mouzaïa (1,604<sup>m</sup>), séparé des montagnes à l'ouest par le *tenia* ou col de Mouzaïa. Ce col est célèbre dans nos fastes militaires, en raison de sa situation qui en faisait un passage obligé, entre Blida et Médéa, à une époque où la route des gorges de la Chiffa n'existait pas. Le général Clauzel le franchit le 21 novembre 1830, après un combat glorieux qui nous coûta 27 tués et 193 blessés, pour aller placer dans Médéa une garnison de 1,200 hom-

mes. Cette première occupation ne dura que jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1831, et une seconde expédition dut être organisée le 23 juin de cette année pour ramener à Alger le bey installé par nous dans Médéa, dont la situation était intenable en face de l'ancien bey du Titteri, depuis le départ de notre garnison ; le col, traversé sans difficulté à l'aller, fut au retour le théâtre d'une lutte très sérieuse ; pendant la retraite de Médéa sur Alger, les troupes perdirent 120 tués et 270 blessés. Le maréchal Clauzel ayant repris le commandement à Alger le 8 juillet 1835, nomma à Médéa un nouveau bey et pour l'installer, une troisième colonne fut dirigée sur cette ville, où elle arriva après avoir combattu au col de Mouzaïa, les 1<sup>er</sup>, 2, 3 avril 1836 ; la perte totale de l'expédition fut de 300 tués ou blessés.

L'occupation de Médéa ne fut définitive qu'en 1840, après une nouvelle lutte au col de Mouzaïa, le 12 mai, contre toutes les forces d'Abd-el-Kader, qui nous tua ou blessa 300 hommes ; le duc d'Orléans commandait dans cette colonne une

division, ayant comme officier d'ordonnance le duc d'Aumale, alors chef de bataillon au 4<sup>e</sup> léger.

Pendant le trajet entre La Chiffa et Blida, on aperçoit, au haut des collines du Sahel, le tombeau de la Chrétienne, dont Pomponius Méla connaissait déjà l'existence. Il a probablement servi de sépulture à Juba II et à Cléopâtre Sélééné. Sa hauteur est de 30 mètres; ses galeries, couloirs et caveaux ont environ 450 mètres de long.

Sur le versant sud de ces collines, apparaît Koléa, bâtie en 1550 sous le pachalik d'Hassein ben Kheir-ed-Din. Primitivement peuplée d'Andalous ou Maures venus d'Espagne, elle ne s'est définitivement soumise qu'en 1838.

Blida fut occupée la même année. Le général de Bourmont y était déjà venu le 25 juillet 1830; le 19 novembre suivant, le général Clauzel, en marche sur Médéa, ne put pénétrer à Blida qu'après un combat sanglant, et la ville fut évacuée au retour des troupes de Médéa. Le 20 novembre 1834, Blida, refuge des mécontents, fut prise, saccagée, puis évacuée par le duc de

Rovigo. Le 3 mai 1838, le maréchal Valée l'occupa sans coup férir ; afin de ne point provoquer l'émigration, les troupes s'établirent hors de l'enceinte, dans deux camps : l'un, dit camp supérieur, à l'ouest, sur l'emplacement où a été construit en 1843 le village de Joinville, l'autre dit camp inférieur, à l'est, à l'endroit où s'élève celui de Montpensier. Mais en 1839, les nécessités de la guerre firent définitivement occuper Blida.

Les Beni-Salah descendirent alors de leurs montagnes, coupèrent les conduites d'eau et investirent étroitement la garnison. Le combat du 31 décembre 1839, à l'oued el Alleug, débloqua la ville et celui du 29 janvier 1840, dans le bois des Oliviers, aux abords de Blida, força les Kabyles à regagner les hauteurs. A partir de 1842, la paix ne fut plus troublée aux environs.

Grâce à l'oued el Kebir, Blida, qui par les canaux de cette petite rivière est déjà une ville agricole, devient également une ville industrielle. L'oued el Kebir fournit, à l'étiage extrême, environ 150 litres par seconde ; comme il a beaucoup

de pente, il est capable, malgré son faible volume, de faire marcher de fortes usines étagées ; il met en mouvement des moulins considérables qui peuvent fournir 1,000 balles de farine par jour. En dehors de ces minoteries, Blida a des fabriques de pâtes alimentaires, de papier et des pressoirs à huile. Les orangeries exportent chaque année près de six millions d'oranges.

La population de la ville est de 8,940 Européens et 9,080 indigènes.

Le nom de Beni-Mered, village créé à la fin de 1841, rappelle le souvenir d'un des plus beaux faits d'armes de la conquête de l'Algérie : la défense, contre 300 Arabes, du détachement commandé par le sergent Blandan, du 26<sup>e</sup> de ligne (11 avril 1841). Ce détachement, qui portait le courrier de Boufarik à Blida, comprenait, avec le sergent, 23 hommes ; le sergent et 17 hommes furent tués en se défendant héroïquement ; les 5 survivants furent sauvés par l'arrivée, à toute allure, des chasseurs d'Afrique de Boufarik. La lutte s'est passée au N.-E. du village, près de la

route actuelle d'Alger ; les 300 Arabes étaient dissimulés dans le ravin qui précède Beni-Mered. Un obélisque a été élevé sur la place du village en mémoire de ce combat.

Beni-Mered est un des villages militaires agricoles fondés par le maréchal Bugeaud. Des soldats libérés ou près de l'être, organisés en compagnie et commandés militairement, étaient appelés à les peupler. Le Génie militaire était chargé d'installer ces villages comme s'il s'agissait d'ouvrages de fortification, à l'intérieur desquels devaient s'aligner les maisons des colons, bâties sur un plan uniforme. On ne tarda d'ailleurs pas à reconnaître les vices d'un système de colonisation reposant exclusivement sur l'emploi de célibataires dénués de ressources, qu'il fallait marier, doter, nourrir, vêtir et faire travailler en commun. Le refus des crédits nécessaires au maréchal Bugeaud pour continuer cette entreprise fut une des causes de son retour en France, après huit années de séjour dans la colonie.

Lorsque, le 23 juillet 1830, l'armée française



marchant sur Blida, passa pour la première fois à Boufarik, cet endroit n'était qu'un marais couvert de forêts de joncs impénétrables ; des chaussées, des ponts en branchages jetés sur ces vases, permettaient de circuler à travers des fondrières semées d'îlots, embroussaillées de lianes, de ronces, d'aubépines et d'oliviers rabougris. Ces chaussées boueuses, pétries par les pieds nus des Arabes, étaient souvent impraticables pour les chevaux et les mulets.

Centre, malgré son insalubrité, d'un marché important, qui résultait de sa situation au milieu de la Mitidja, Boufarik fut occupé par nous en mars 1835, à la suite de l'ordonnance royale du 22 juillet 1834 qui ouvrait une ère nouvelle dans l'histoire de l'Algérie. En instituant un Gouvernement général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique, cette ordonnance faisait sortir l'Algérie des indécisions d'un passé de quatre ans, mais celles, de l'avenir devaient durer six ans encore, jusqu'au jour où le maréchal Bugeaud, représentant d'une politique décidée, investi de

grands pouvoirs et pourvu de moyens formidables, viendrait substituer aux tentatives héroïques, mais décousues, la méthode et la continuité.

Tous les régiments qui se succédèrent à Boufarik et les colons qui y habitèrent payèrent un large tribut au climat. En 1835, la population était de 35 Européens; elle atteignait en 1841 le chiffre de 429, mais en regard de 17 naissances, on comptait cette année-là 106 décès. M. Tous-senel, commissaire civil, écrivait en 1842 : « Boufarik est la localité la plus mortelle de l'Algérie... La paroisse change trois fois de prêtre en un an; tout le personnel de l'administration civile et militaire a dû être renouvelé. » Les pertes étaient si fortes que l'on parla d'abandonner le village naissant, mais les colons, tenaces, écrivirent au maréchal Bugeaud, Gouverneur général, « se faisant forts, avec deux ans de sécurité, de démontrer aux ennemis de la colonisation ce qu'on peut dans ce pays-ci, avec de bons bras et du cœur ».

Centre de population agricole depuis 1836, Boufarik fut érigé en commune en 1851, et deux

ans après, on commença ces belles plantations de platanes qui font aujourd'hui l'admiration des étrangers. En 1856, la population était de 3,243 habitants; la proportion des décès n'était plus que du 1/50<sup>e</sup> et la mortalité ne s'exerçait plus guère que sur des enfants.

Actuellement Boufarik est, au point de vue agricole, la première des colonies de la Mitidja, avec une population de 5,400 Européens. Sur une superficie totale de 10,830 hectares, plus de 7,000 sont cultivés; 2,050 hectares de vigne produisent 112,560 hectolitres par an; 4,200 hectares de céréales donnent 43,400 quintaux, et il y a, en outre, 200 hectares de tabac et 500 d'essences. Le marché, où se réunissent tous les lundis 3 à 4,000 indigènes des tribus voisines, est un des plus grands de la région. Le camp, fondé en 1835 par le comte d'Erlon, est aujourd'hui une propriété particulière.

La Maison-Carrée, ancien fort d'où les Turcs tombaient à l'improviste sur les tribus, bâti par eux au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, fut occupée

par nous dès 1830, pour défendre le passage de l'Harrach et surveiller l'Est de la Mitidja. Pendant longtemps, en raison de son isolement, ce poste fut l'objet d'attaques et de défenses héroïques. Au début, les troupes n'y restaient que de novembre à juin, le pays étant inhabitable pendant le reste de l'année en raison des exhalaisons des marais de la plaine. Les travaux de dessèchement commencèrent en 1833; la commune actuelle fut créée en 1851.

C'est aujourd'hui une petite ville de 5,300 habitants, centre industriel qui prend tous les jours plus d'extension. Les usines de briquetterie et de tannerie de M. Altairac, maire d'Alger, contribuent largement à son développement.

Entre le fort de Maison-Carrée et la mer, se trouvent les vastes bâtiments élevés à l'instigation du cardinal Lavignerie, pour recueillir les jeunes indigènes, qui pendant la famine de 1867-1868 mouraient de faim sur les routes. Là est également la maison-mère des Missions africaines, dont les

futurs missionnaires portent le costume arabe, ce qui les a fait surnommer les Pères Blancs.

Un peu après Maison-Carrée, la voie ferrée atteint le bord de la mer qu'elle ne quitte plus jusqu'à Alger. Hussein-Dey doit son nom au dernier pacha d'Alger, qui possédait en ce lieu une maison de plaisance, servant maintenant d'entrepôt pour les tabacs.

Les expéditions espagnoles, envoyées contre les corsaires d'Alger, ont souvent atterri sur les plages qui s'étendent entre Hussein-Dey et l'Agha; Diego de Vera débarqua à Hussein-Dey en 1516, mais 400 Espagnols furent faits prisonniers et Diego reprit la mer avec une flotte que la tempête avait détruite en partie.

Le débarquement de l'armée de Charles-Quint en 1541, sur l'emplacement actuel du Jardin d'Essai, n'eut pas plus de succès. Deux siècles plus tard, une autre expédition espagnole, celle d'O'Reilly, fut aussi désastreuse que les expéditions de Diégo et de Charles-Quint. Arrivé dans la rade d'Alger le 30 juin 1775 avec des forces

considérables, O'Reilly prit position entre l'Harrach et l'oued Khenis. Les Turcs d'Alger avaient disposé leurs forces à Aïn-Er-Rebat (l'Agha) et au Khenis, tandis que Salah, bey de Constantine, campait à l'Harrach et Mohammed, bey du Titeri, à Tamentfous (Matifou). Au bout de sept jours, un jeudi, un grand nombre de navires tirèrent sur les batteries de l'Harrach et du Khenis. Le samedi suivant les Espagnols débarquèrent au Khenis, mais ils furent culbutés, regagnèrent avec peine leurs navires et laissèrent dans leur fuite un immense matériel de guerre, après avoir eu 600 hommes tués et 1,800 blessés. Les musulmans perdirent 200 hommes qu'on enterra au pied de la batterie qui, pour cette raison, porte encore aujourd'hui le nom de Toppanat-el-Moudjehadin, batterie des champions de la guerre Sainte.

Le chemin de fer entre à Alger sous les voûtes du fort Bab-Azoun bâti par Hussein-Pacha de 1581 à 1584, pour défendre Alger du côté de la route de Constantine.

---

## LA KABYLIE.—TIZI-OUZOU

---

Dès que la voie ferrée quitte la Mitidja pour s'engager dans les montagnes qui la bordent à l'Est, les souvenirs de l'insurrection de 1871 se présentent à la mémoire. Soulevés en masse à la voix du bach-agma de la Medjana, El Mokrani, qui ne déchaîna d'ailleurs l'insurrection de 1871 qu'après avoir adressé au Gouverneur une déclaration de guerre formelle, les Kabyles investirent en peu de temps presque tous nos postes, massacrant les colons, incendiant les habitations. Ils auraient même envahi la Mitidja, si le colonel Fourchault n'avait réussi à les arrêter à l'Alma avec une poignée d'hommes.

La dévastation s'arrêta aux confins de la plaine,

mais Ménerville, Bordj Ménaïel et d'autres villages avaient été détruits. Sur l'emplacement où s'élève actuellement Haussonvillers, à la jonction des routes de Dellys et de Fort-National, existait en 1871 un caravansérail, qui servit de refuge aux Européens. Grâce à l'appui du caïd Omâr ben Zamoun, la vie de ceux-ci fut sauvée jusqu'à l'arrivée du général Lallemand.

La fondation d'Haussonvillers, du Camp-du-Maréchal créé sur l'emplacement du camp d'où le maréchal Randon partit en 1857 pour la conquête de la Kabylie, celle de Bou-Khalfa sont dûes à la Société de protection des Alsaciens-Lorrains demeurés français, qui de 1871 à 1875 envoya en Algérie 820 familles (3,857 personnes). Si cette grande entreprise d'émigration française n'a pas donné tous les résultats espérés, c'est qu'aucun choix au point de vue de la capacité à devenir colon, n'avait présidé à l'admission des concessionnaires. Parmi eux se trouvaient des ouvriers des fabriques alsaciennes, sans aptitudes agricoles. Donner du sol à cultiver pour en tirer des moyens



d'existence, à une famille qui n'a aucune notion de culture et qui ne peut attendre, pour vivre, d'avoir acquis la pratique des travaux des champs, c'est fatalement la vouer à l'impuissance et à la misère. L'expérience des colonies agricoles de 1848, si concluante à cet égard, avait été perdue de vue. Cependant, hâtons-nous de le dire, nombreuses sont les familles de l'immigration alsacienne-lorraine qui ont réussi en Algérie, y ont conquis l'aisance et fait souche d'une belle lignée.

Tizi-Ouzou, occupé autrefois par les Romains et les Turcs, est en pays kabyle, mais le cœur de la Kabylie est à 22 kilomètres plus loin, au plateau de Souk-el-Arba. C'est-là qu'en cinq mois, après avoir vaincu les montagnards dans de sanglants combats, le maréchal Randon fit élever le Fort-National, pour bien montrer aux Kabyles que la France entendait maintenir une domination permanente sur sa nouvelle conquête.

Assiégé en 1871, comme Fort-National, par les indigènes soulevés, Tizi-Ouzou résista pendant

près d'un mois, du 17 avril au 11 mai, jusqu'à l'arrivée des troupes du général Lallemand ; le siège coûta à la garnison 15 tués et 25 blessés, et la colonne de secours perdit 3 tués et 16 blessés en forçant l'investissement.

Depuis trente ans, la paix n'a plus été troublée en Kabylie que par les déprédations des bandes de Mansour, en 1874, entre Dellys et Tizi-Ouzou, et d'Arezki-el-Bachir, en 1893, aux environs d'Azazga.

Habitués au travail, beaucoup plus que les Arabes, rompus à la fatigue, les montagnards kabyles fournissent un grand nombre des solides fantassins du 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs. Le 3<sup>me</sup> régiment recrute aussi beaucoup d'hommes dans la Kabylie du département de Constantine. L'éloge de nos soldats indigènes n'est plus à faire ; la guerre de 1870 et depuis, nos guerres coloniales ont prouvé leurs qualités militaires ; quant à leur dévouement à notre drapeau, il n'a jamais faibli ; l'exemple le plus frappant en a été fourni en 1871, pendant le siège de Fort-National, que défendait

avec d'autres troupes, une compagnie du 1<sup>er</sup> tirailleurs.

Formée presque uniquement de jeunes soldats qui n'avaient pas six mois de service, recrutés pour la plupart dans les villages des environs dont les habitants insurgés assiégeaient le fort, cette compagnie perdit un officier et 12 hommes tués, et 14 blessés. Trois tirailleurs désertèrent; ils voyaient, du haut du rempart, leur village tout près d'eux; la tentation était grande. Deux d'entre eux réussirent à franchir le mur; le troisième fut tué pendant sa fuite par le factionnaire du bastion voisin, qui était du même village que les trois autres (1).

Pour les tirailleurs, le drapeau est l'emblème sacré. Reniés parfois par leur tribu, lorsqu'ils y reparaissent après quelques années passées au service de la France, ils reviennent se rengager dans nos régiments; répudiés par leurs compa-

---

(1) Lettre du lieutenant-colonel Maréchal, commandant la garnison de Fort-National en 1871.

triotés, ils reviennent à la nouvelle famille qui les a accueillis une première fois, et qui leur donne le bien-être tout en satisfaisant leurs goûts guerriers.

---

## PHILIPPEVILLE

---

Sitôt Constantine prise, on sentit vivement la nécessité d'une voie directe entre la mer et notre nouvelle conquête, autre que la longue ligne d'étapes de Bône à Constantine, suivie en 1837 par les troupes du général Damrémont pendant leur marche sur Constantine. A la suite de reconnaissances exécutées tant de la mer que de l'intérieur, le maréchal Valée décida de faire aboutir cette route nouvelle à la baie de Stora, et, le 7 octobre 1838, sur un terrain acheté 150 francs aux tribus kabyles voisines, il faisait jeter les fondations du fort de France.

Avec une rapidité, qui semble comme le présage de celle dont la croissance de Bizerte nous

donne en ce moment l'exemple, ce fort, auquel on avait donné dès les premiers jours le nom de Philippeville, devint le centre d'un port florissant qui comptait en 1840 plus de 4,000 Européens. Ce ne fut toutefois pas sans difficultés que l'on put assurer la sécurité de la route de Philippeville à Constantine, construite dès les débuts de l'occupation du fort de France. Ce soin fut d'abord confié à Si Ali ben Aïssa, qui comme khalifa d'Ahmed Bey, avait vaillamment défendu Constantine contre nous. Passé à notre service, nommé khalifa du *Sahel* <sup>(1)</sup> de Philippeville, il s'employa avec activité à servir notre cause.

Malheureusement, en 1841, sous l'inculpation de faux monnayage, il fut condamné à 20 ans de travaux forcés ; Ben Aïssa avait eu autrefois, du temps du bey Ahmed, la charge de battre monnaie ; et il lui paraissait licite de conserver sous notre domination cette prérogative lucrative, sans se croire obligé à plus d'honnêteté dans la frappe.

---

(1) En arabe : rivage.

Cette exacte application de nos lois ne laissa pas que d'avoir pour nous de graves inconvénients en nous obligeant à intervenir directement contre les tribus.

Dès le mois de septembre 1841, une colonne, sous les ordres du général de Négrier, dut être dirigée de Philippeville contre les Beni Isak, tribu berbère du Sud-Est de Collo.

Bientôt il fallut constituer avec la population civile une milice, qui atteignit le chiffre de 1,000 hommes, et à laquelle fut confiée la garde de la ville, les troupes opérant à l'extérieur.

L'année suivante, l'agitateur Si Zerdoud, sorti des montagnes de l'Edough, vint attaquer le camp d'El Arrouch, qui protégeait la route de Constantine à Philippeville.

Au mois de février 1843, trois colonnes, parties de Philippeville, Bône et Constantine, sous les ordres supérieurs du général Baraguey d'Hilliers, parvinrent à cerner les tribus soulevées ; Si Zerdoud ayant été tué, l'insurrection, privée de chef, s'éteignit complètement.

Depuis lors, Philippeville s'est développée en toute sécurité. L'insurrection de 1871 ne s'est pas étendue jusqu'à elle, les tribus qui l'entourent n'ayant pas pactisé avec les chefs insurgés, assurées qu'elles étaient d'être protégées contre eux par la garnison de la ville.

---



## CONSTANTINE

---

Si l'on en croit la tradition, le rocher escarpé, sur lequel s'élève aujourd'hui Constantine, n'aurait pas été assiégé moins de 80 fois.

Numide, sous le nom de *Cirta*, colonie Romaine, sous celui de *Cirta Sittianorum*, puis de *Cirta Julia*, conquise par les Vandales, devenue Constantine sous la domination byzantine, puis *Qsentina* après l'invasion arabe, cette ville dépendit ensuite des Hafsides de Tunis, des Mérinides de Fez; enfin, vers 1567, elle devint turque et depuis lors fut gouvernée par des beys qui se succédèrent au milieu d'incessantes révolutions.

Le dernier d'entre eux, Ahmed, prit le pouvoir en 1826; après avoir combattu contre nous, en

1830, il triompha d'une conspiration ourdie contre lui à Constantine et fut dès lors véritablement indépendant.

Il avait pris d'ailleurs, dès cette époque, une attitude nettement hostile aux Français, qui s'accrut lors de leur établissement définitif dans la région de Bône.

Une première expédition fut dirigée contre lui, en 1836, sous les ordres du maréchal Clauzel. Malheureusement, l'arrivée au pouvoir d'un ministre imbu de l'idée de l'occupation restreinte, avait fait refuser au maréchal les moyens d'action nécessaires à une expédition, qu'on ne l'autorisa à faire « que parce qu'elle avait été annoncée ».

Concentrée à Guelma dans les premiers jours de novembre, à 160 kilomètres de Constantine, elle arrivait le 21 de ce mois sur le plateau de Mansourah, où les troupes s'installèrent.

Quatre portes existaient alors : celle d'El-Kantara, s'ouvrant sur un ancien pont romain, restauré sous Salah-Bey, en 1782, par un renégat mahonnais ; les trois autres donnant vers le

Coudiat-Aty : Bab-el-Djedid, magasin à orge actuel ; Bad-el-Oued, vis-à-vis le réverbère central de la place de la brèche ; Bad-el-Djabia, qui existe encore.

La brigade de Rigny, dirigée avec un peu d'artillerie sur le Coudiat-Aty, l'enleva vivement, malgré la résistance de nombreux contingents, et pendant 48 heures (22 et 23 novembre), toutes les pièces disponibles concentrèrent leurs feux sur la porte d'El-Kantara et sur Bab-el-Oued.

Le 23, à minuit, deux attaques furent lancées sur ces deux points ; malgré d'héroïques efforts, les brèches ne purent être ouvertes, ni par le canon, dont l'emploi était possible, grâce à la clarté d'une nuit sans nuages, ni par les sapeurs-mineurs qui allaient porter leurs sacs à poudre jusque contre les portes, et ces deux assauts échouèrent complètement.

La retraite s'imposait ; elle commença le 24 au matin, protégée par Changarnier et son 2<sup>e</sup> léger qui s'y couvrirent de gloire. Les morts, une grande partie des blessés et du matériel, plusieurs

pièces de canon restaient aux mains d'Ahmed-Bey.

Pendant l'année 1837, le bey, tout en négociant avec les Français, se prépara vigoureusement à un nouveau siège ; de son côté, le général Damrémont, Gouverneur général, débarqué à Bône, le 21 juillet 1837, avait créé une ligne d'étapes solidement organisée, ayant pour tête le camp de Medjez-el-Amar <sup>(1)</sup>, à l'Ouest de Guelma ; c'est là que l'armée se rassembla pendant les mois d'août et de septembre.

Le 1<sup>er</sup> octobre, le corps expéditionnaire, fort de 13,000 hommes et 600 chevaux, quittait Medjez-el-Amar. Le 6, il arrivait sur le plateau de Mansourah, et le même jour, le gros de la colonne (2 brigades), franchissant le Bou-Merzoug et le Rümmel, en amont du confluent, se portait au Coudiat-Aty et y commençait, dans la nuit même, la construction des batteries d'attaque.

Comme l'année précédente, le quartier général

---

(1) En arabe : le gué rouge.

s'établissait au marabout de Sidi-Mabrouk, sous la garde d'un bataillon du 17<sup>e</sup>, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le dépôt de remonte.

Sauf trois batteries, établies sur le bord des escarpements du plateau du Mansourah, toutes les ressources dont l'artillerie disposait furent portées au Coudiat-Aty, pour y constituer une batterie de brèche et une batterie de mortiers. Mais la pluie qui tombait sans discontinuer, rendit ces travaux extrêmement difficiles.

Plusieurs pièces tombant dans le ravin du Rummel, ne purent en être retirées ; le 9 octobre seulement, au prix de souffrances et d'efforts inouïs, les batteries du Mansourah se trouvèrent en état de commencer le feu ; le même jour, l'artillerie parvint à amener son matériel sur le Coudiat.

Le 10, une batterie de brèche fut commencée à 150 mètres de la place, à l'endroit où est aujourd'hui la halle aux grains, et le lendemain, les batteries du Coudiat ouvrirent enfin le feu.

Le 12, après des pluies ininterrompues, qui reportaient toutes les pensées aux heures sombres de l'expédition de l'année précédente, le temps s'était enfin remis au beau. Avec le soleil étaient revenues la gaité et la confiance ; il semblait que les éléments cessaient d'être contre nous. Vers 8 heures du matin, le général Damrémont inspectait les travaux ; arrivé à une sorte de place d'armes en pierres sèches, située à peu près à l'endroit où s'élève aujourd'hui le monument commémoratif, il fut frappé d'un boulet qui le traversa de part en part ; son chef d'état-major, le général Perrégaux, recevait au même moment une balle entre les deux yeux. Le lieutenant général Valée, prenant aussitôt le commandement, refusa de répondre à un parlementaire du bey si on ne rendait d'abord la place, et fit pousser activement le feu des batteries.

A 6 heures du soir, le capitaine du génie Boutault et le capitaine de zouaves de Garderens, vont reconnaître la brèche qu'ils jugent praticable, et toute la nuit, le feu est violemment continué sur

ce point, où l'ennemi tente à plusieurs reprises de réparer les remparts écroulés.

Dans la nuit, trois colonnes d'assaut sont rassemblées : en tête, le lieutenant-colonel Lamoricière, 300 zouaves et 2 compagnies du 2<sup>e</sup> léger ; derrière, le colonel Combes, avec la compagnie franche du 2<sup>e</sup> bataillon d'Afrique ; enfin, le colonel Corbin, avec environ 300 hommes volontaires de tous les corps.

Le 13 au matin, le soleil se lève radieux dans un ciel sans nuages ; le général Valée, le duc de Nemours, sont dans la batterie de brèche ; le feu d'artillerie atteint son intensité maxima.

A sept heures, la fanfare de la Légion étrangère, et 8 coups de canon de la batterie de la brèche donnent le signal, auxquels toutes les musiques, tous les tambours et clairons des autres corps répondent ; la 1<sup>re</sup> colonne part, Lamoricière en tête, le sabre à la main ; sous un feu terrible, ces héros franchissent la brèche, où leur chef plante de ses mains le drapeau des zouaves. Mais

derrière le rempart, écroulé, on trouve de nouveaux obstacles.

Ce n'est qu'à grand peine que les zouaves finissent par pénétrer dans la caserne des janissaires, qui domine la brèche à droite, et après une lutte corps à corps, d'étage en étage, parviennent à s'en rendre maîtres.

Quelques carabiniers du 2<sup>e</sup> léger se sont engagés dans une ruelle à gauche de la brèche, le commandant de Sérigny en tête : soudain un mur s'écroule sur eux, et ils meurent lentement sous le poids des décombres, sans qu'on puisse les secourir.

Au même moment, le gros de la colonne qui s'est engagé dans une ruelle étroite (la rue du Marché), sous un feu roulant, se trouve arrêté par une porte voûtée ; tandis qu'on essaye vainement de renverser cet obstacle, une explosion formidable se produit, suivie d'une série de détonations moins fortes, semblables à un feu de file.

Le dépôt de poudre des Turcs venait de sauter, enflammant les sacs d'explosifs que nos sapeurs



apportaient pour détruire cette porte maudite : de la colonne, rien ne subsiste, qu'une centaine de martyrs, horriblement brûlés, se tordant dans les plus atroces souffrances.

Lamoricière, sauvé comme par miracle, est tiré de cette fournaise, le visage et les mains noircis, les yeux clos, les paupières tuméfiées ; pendant quelques jours, il craindra d'être aveugle.

Quand le général en chef et le duc de Nemours ont vu disparaître, de l'autre côté de la brèche, les derniers rangs de la première colonne, ils ont fait marcher la seconde, par groupes successifs, le colonel Combes en tête. Les nouveaux venus enfoncent la porte qui a arrêté la première colonne, puis une barricade qui la suit. Atteint de deux balles, le colonel Combes donne ses ordres pour l'attaque d'un nouvel obstacle qui se présente ; puis sentant ses forces l'abandonner, il revient lentement jusqu'à la batterie de brèche, et debout, l'épée haute, il met le général en chef et le prince au courant des péripéties du combat, puis il ajoute : « Ceux qui ne sont pas blessés mor-

tellement pourront se réjouir d'un aussi beau succès ; pour moi, je suis heureux d'avoir encore pu faire quelque chose pour le roi et pour la France. — Mais vous, colonel, s'écrie le duc de Nemours, vous êtes donc blessé ? — Non, monseigneur, je suis mort. » Le lendemain, il expirait.

La seconde barricade, dominée par une mosquée arrête encore notre élan, et il faut enlever la maison du khalifa Ben Aïssa (le trésor actuel) dont les défenseurs se font tuer jusqu'au dernier. Ce dernier effort détermine chez l'ennemi un moment de découragement. En même temps, le capitaine du génie Niel, partant de la caserne des janissaires, parvient avec quelques hommes à Bab-el-Djabia et l'ouvre à la troisième colonne.

A 9 heures, le général Rulhières, venu prendre le commandement des attaques, reçoit un parlementaire des Kebar <sup>(1)</sup> de la ville, qui se mettent à sa merci.

A midi, tout est fini, le général Valée et le duc

---

(1) En arabe : *grands*, les notables.

de Nemours passent à leur tour la brèche et vont prendre possession du palais du bey. Constantine était à nous.

Sous la domination française, Constantine a retrouvé la prospérité qu'elle doit en grande partie à sa situation intermédiaire entre le Tell et les Hauts-Plateaux. C'est aujourd'hui une cité florissante de 48,000 habitants, et son développement continu a obligé à entamer la butte du Coudiat-Aty, qui doit disparaître pour faire place à des faubourgs et à des jardins.

---

## SÉTIF



Au temps de la domination des Romains, Sétif, *Sitifis Colonia*, portait aussi le nom de *Colonia Nerviana, Augusta Martialis*. Par sa situation géographique et l'importance qui en résultait, ce poste était l'un des points les plus considérables des possessions romaines en Afrique. Lorsque la Maurétanie Césarienne fut divisée en deux provinces, l'une conserva la dénomination de Maurétanie Césarienne, l'autre emprunta à Sitifis le nom de Maurétanie Sitifiennne.

L'heureux emplacement de Sétif, la fécondité de son territoire, déterminèrent les Français à y établir, comme les Romains, un poste militaire, point d'appui des opérations dans la région, et qui se transforma bientôt en centre de population.

Les villages mixtes, créés dans les 20,000 hectares concédés par décret impérial du 26 avril 1853 à la Compagnie genevoise, aux environs de Sétif, ont eu, comme les localités de création française de cette contrée, à souffrir de l'insurrection de 1871, mais, situés au milieu de plaines fertiles et bien irriguées, où la vigne vient très bien malgré l'altitude, tous ces centres sont aujourd'hui en plein développement.

Par suite de l'altitude (1096<sup>m</sup>), le climat de Sétif est très rigoureux en hiver. Par contre, l'été y est fort chaud.

L'agriculture est fort bien entendue dans cette région; l'aspect du pays est magnifique lorsque les blés ondoient, avant la moisson, mais aussi extrêmement triste lorsque la moisson est faite; Beauce ou Sahara, il n'y a guère de milieu.

---

## GUELMA

— — — — —

Le 15 novembre 1836, la première colonne expéditionnaire de Constantine, partie de Bône sous les ordres du Maréchal Clauzel, était concentrée au nord d'un gué de la Seybouse, en face des ruines importantes de la vieille cité punique de *Kalama*.

Déjà les inconvénients de la trop faible organisation donnée aux moyens de transport se faisaient vivement sentir; une grande partie des approvisionnements, vivres et munitions, ne pouvait plus suivre la colonne. Par surcroît, pendant une nuit, les convoyeurs levés dans les tribus de la côte, peu soucieux de s'exposer au ressentiment du féroce Ahmed-Bey, disparurent avec leurs mulets.

Le maréchal résolut alors de constituer à *Kalama* un camp où il laissa, avec ses éclopés et une garnison de sûreté, tout le matériel dont il ne pouvait plus assurer le transport; les premiers travaux de défense et d'installation commencèrent quelques jours après : Guelma était fondée.

Pendant le commencement de l'année 1837, le colonel Duvivier, qui en avait pris le commandement, dut repousser, à diverses reprises, les attaques des contingents du bey Ahmed, exaltés par notre échec de l'année précédente sous les murs de Constantine. La prise de cette ville, le 13 octobre 1837, assura la sécurité de Guelma.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1838, la nouvelle ville fut érigée en chef-lieu de cercle sous les ordres d'un commandant supérieur dépendant de Bône.

Depuis lors Guelma s'est développée librement; sa population compte aujourd'hui 6.000 habitants. Les mouvements insurrectionnels de 1871 ne se sont pas étendus à la région comprise entre Guelma et Bône, et soixante ans de paix ininterrompue ont permis à la colonisation de transfor-

mer en un pays florissant une contrée où la domination arabe avait produit ses effets habituels de désolation et d'anarchie.

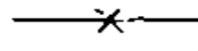
Millesimo, Duvivier, Mondovi, Randon, d'Uzer-ville sont les principaux centres de la contrée. A l'Ouest de Bône, les mines de fer oxydulé magnétique d'Aïn-Mokra contiennent les minerais les plus riches en fer de tous les minerais connus (62 %); ils s'exportent jusqu'en Amérique.

Entre Guelma et Duvivier, le djebel Nador renferme des mines de zinc qui, comme celles d'Aïn Mokra, contribuent à l'activité commerciale de cette région, où l'agriculture a d'ailleurs pu prendre un large essor dans les plaines de la Seybouse. surtout près de Bône. Les vignobles immenses, les oliviers, les orangers et les grandes cultures offrent là un tableau qu'on ne se lasse pas d'admirer.

---



## B O N E



Suivant certains historiens, Bône s'étendait, au temps des Carthaginois, sur une superficie d'au moins 60 hectares.

Mise à sac une première fois, pendant les guerres puniques, par Laelius, elle fut donnée par les Romains, après la destruction de Carthage, aux rois de Numidie.

Lorsque cette région devint province romaine, Auguste éleva Hippone au rang de colonie. Pendant cette période, ses habitants, enrichis par le commerce, embellirent la ville, construisirent de grandes voies de communication, des aqueducs et les immenses citernes qui existent encore. C'est à la fin de cette phase de prospérité, que Saint-Augustin était évêque d'Hippone.

En 432, prise par les Vandales, elle fut réduite en cendres et ce ne fut qu'un siècle plus tard que Bélisaire vint la réoccuper.

Les Arabes s'en emparèrent pour la première fois en 697. C'est de cette époque que date la construction de Bône (*Bouna*); les Arabes utilisèrent pour édifier la nouvelle ville, à deux kilomètres plus au nord, les ruines d'Hippone.

L'historien arabe Ibn Haukal, qui visita Bône en 970, la décrit comme très riche et très prospère, sous l'autorité d'un gouverneur indépendant qui y entretenait un corps nombreux de soldats berbères.

La ville fut entourée de murs en 1058, après avoir été saccagée quelques années auparavant par les Pisans. Bône fut prise encore en 1152 par les Siciliens, puis par les rois de Tunis, qui y construisirent la Casbah. Vers l'an 1300, le gouverneur turc d'Alger y mit une garnison et ce ne fut qu'après la prise de Tunis par Charles-Quint, en 1535, que les Turcs abandonnèrent la ville.

Les Génois, puis les Tunisiens, enfin les Turcs y dominèrent encore successivement. Jusqu'à l'occupation française, Bône fut une ville très commerçante qui entretenait d'importantes relations avec l'Espagne et l'Italie.

En 1561, Thomas Linchès et Carlin Didier y élevèrent le bastion et la maison de France et nous eûmes dès lors, avec cette ville, des relations commerciales suivies.

Le 2 août 1830, ouvrant leurs portes au général Damrémont, les habitants chassèrent d'eux-mêmes les troupes du bey de Constantine qui formaient la garnison, mais après seize jours d'occupation, le général Damrémont et sa brigade étaient rappelés à Alger (18 août 1830), à la suite des événements de juillet, dans l'incertitude où l'on était de savoir si l'Algérie serait conservée.

Livrés à eux-mêmes, les Bônois eurent fort à faire pour se défendre, d'abord contre les montagnards du voisinage, puis contre le bey Ahmed qui ne leur pardonnait pas leur quasi-indépendance. Assiégés par les troupes beylicales, ils

s'adressèrent au général Berthezène pour obtenir une garnison et un chef français. Le commandant Huder fut alors envoyé à Bône le 14 septembre 1831 avec une compagnie de 123 zouaves indigènes, mais quinze jours après il était assassiné, et la garnison expulsée de Bône, laissant ses morts et ses blessés aux mains de l'ennemi.

Cependant, les habitants, assiégés par Ben Aïssa, khalifa du bey de Constantine, envoyèrent bientôt une nouvelle députation implorer les Français qu'ils venaient d'abandonner lâchement.

Les capitaines d'Armandy et Yusuf, envoyés à Bône par le duc de Rovigo pour lui rendre compte de la situation véritable, y débarquèrent le 26 février 1832. Dans la nuit du 4 au 5 mars, les troupes beylicales de Ben Aïssa parvinrent à s'introduire dans la place par une brèche du front de mer. Bône était prise, mais non la Casbah. Il importait pour nous de nous en emparer ; dans la nuit du 26, les capitaines d'Armandy et Yusuf, le lieutenant du Couëdic et l'aspirant de Cornulier-Lucinière, avec un sous-officier d'artillerie et

26 matelots, grimpèrent, au moyen d'une corde, jusqu'au sommet de la muraille de la Casbah. Quand le dernier eut pris pied sur le terre-plein, le pavillon français fut hissé ; un coup de canon l'assura. C'était la France qui, par l'élan généreux de 31 de ses enfants, prenait possession de ce coin de la terre d'Afrique.

Surpris et désespérant de se maintenir à Bône, sous le canon des Français, le khalifa d'Ahmed-Bey incendia la ville avant de l'évacuer, puis se retira emmenant avec lui la population.

Le 8 avril, un bataillon du 4<sup>e</sup> de ligne arrivait d'Alger pour tenir garnison à Bône. D'Armandy, nommé chef d'escadron, y fut maintenu momentanément comme commandant du poste, et Yusuf reçut le commandement d'un escadron turc, qui est l'origine des spahis actuels dans la province de Constantine.

Les montagnards des environs durent être réduits au mois de septembre suivant, et l'habile administration, sévère et bienveillante, du général d'Uzer, gouverneur de Bône depuis le 26 juin

1832, ne tarda pas à ramener la sécurité dans la région.

C'est à Bône que se rassemblèrent les deux colonnes envoyées en 1836 et en 1837, contre Constantine; cette place servit encore de base aux opérations contre Si Zerdoud, le chef insurgé des tribus de l'Edough, qui, deux années durant, tint contre nos troupes, de 1841 à 1843; c'est encore de Bône que partit la colonne Pouzet qui, en 1871, alla réprimer le mouvement insurrectionnel de Souk-Ahras. Enfin, c'est là qu'à partir du mois d'avril 1881, débarquèrent de France les troupes destinées à compléter la division Delebecque, dont les opérations avaient, en Tunisie, Tabarca et le Kef comme premiers objectifs.

---

# L'OCCUPATION ROMAINE

(146 avant J.-C. à 430 ap. J.-C.)

---

A la fin de ce rapide aperçu de quelques points de l'Algérie, il n'est peut-être pas sans intérêt de retracer les lignes générales de l'histoire de la domination romaine, car elle a porté certaines régions de l'Afrique du Nord, en particulier dans la Tunisie et la province de Constantine, à un degré de prospérité que nous a rapporté l'histoire et qu'attestent encore les ruines qui subsistent à l'époque actuelle.

Dès la fin de la seconde guerre punique, le Sénat romain aurait pu s'emparer de Carthage, mais il recula, effrayé par les charges de l'occupation qu'il entrevoyait plus grandes que les bénéfices.

Scipion brusqua les choses, en détruisant la capitale punique (146 av. J.-C.), mais son audace se borna à concevoir l'occupation restreinte. Comme pour bien l'indiquer, il entourra la nouvelle province *Africa* d'un fossé défensif, qui partant de Tabarca, gagnait le Djebel-Gorrah, et allait aboutir à la mer, à hauteur de Kairouan ; ainsi, dix-neuf siècles plus tard, le maréchal Valée voulut entourer la partie orientale de la Mitidja d'une ligne de retranchements. Et, malgré ces volontés nettement affirmées, les Romains, comme plus tard les Français, ne purent éviter la conquête intégrale, tant est difficile, pour ne pas dire impossible, une occupation restreinte en pays barbare.

Au début, les Romains n'occupent que l'*Africa* (Tunisie) ; à leur allié Massinissa, ils donnent la Numidie (province de Constantine), à charge d'entretenir 30.000 hommes sous les armes et de leur servir de couverture contre les Gétules et les montagnards de l'Aurès au Sud, contre les Maures à l'Ouest. De même les Français, au début de leur



conquête, créèrent les grands commandements indigènes.

Peu à peu, les Romains étendirent leur domination sur tout le nord de l'Afrique. Après Thapsus, César annexa la Numidie, sous le nom d'*Africa Nova*, et, de ce fait, entra en contact avec les Barbares (46 av. J.-C.).

Auguste, d'abord revenu à la seule occupation de l'*Africa*, pour éviter ce contact qui obligeait à une guerre perpétuelle, finit par réannexer la Numidie (25 av. J.-C.), et après quelques tâtonnements, adopta l'organisation suivante : l'Afrique, gouvernée par un proconsul dépendant du Sénat ; la Numidie, dépendant de l'imperator ; la Maurétanie (provinces d'Alger et d'Oran) fut érigée en royaume protégé et donnée à Juba II, en compensation de la Numidie, qui lui était enlevée.

Enfin Caligula fit assassiner le dernier roi de Maurétanie, Ptolémée, et trois légions venues de Bétique, reçurent la mission d'annexer le pays.

Elles n'y parvinrent pas sans peine, et c'est seulement en 43 ap. J.-C. que Claude put donner

au pays une organisation définitive, en divisant la Maurétanie en deux parties :

Maurétanie Césarienne (provinces d'Alger, d'Oran et partie de celle de Constantine), capitale *Caesarea* (Cherchell); et Maurétanie sitifienne capitale *Sitifis* (Sétif).

La Maurétanie Tingitane (Maroc), capitale *Tingis* (Tanger), étant rattachée à l'Espagne.

Chacune de ces provinces eut son procurateur, agent direct de l'Empereur. La Numidie était défendue par la fameuse III<sup>e</sup> légion, mais les Maurétanies ne possédaient que des forces auxiliaires indigènes.

C'est cette organisation qui a subsisté jusqu'à Dioclétien. Les provinces d'Afrique étaient surtout destinées, avec l'Égypte, à assurer à Rome la subsistance en blé.

Les effectifs des Romains furent très élevés en Afrique pendant la conquête; Orose, dans ses Histoires raconte qu'en 125 av. J.-C., 30.000 soldats périrent de la peste sous Utique, ce qui suppose une armée d'environ 100.000 hommes

avec les auxiliaires. Par la suite, l'occupation ne fut maintenue qu'avec 30,000 hommes environ.

Malgré les forces dont Rome disposait, la conquête dura 189 ans, de 146 av. J.-C., à l'an 43 de notre ère.

Par mer, les pirates insultaient les ports, et il fallut l'expédition de Pompée contre eux, pour modérer leur audace, sans que d'ailleurs, ils interrompent à aucun moment leurs déprédations, dont on retrouve les souvenirs pendant les cinq siècles que dure l'Afrique Romaine.

Les hordes des populations sahariennes (Gétules et Garamantes) ne cessèrent pas d'inquiéter les limites de l'*Africa*, surtout au temps où elles furent conduites par Tacfarinas, un Abd-el-Kader antique.

Enfin, l'insurrection causée par l'annexion de la Maurétanie, dura plusieurs années. C'est au cours de sa répression que, sous Claude, en l'an 42, une colonne remontant la Moulouïa, parvint jusqu'au fleuve *Ger* (oued Guir).

La conquête terminée, les révoltes et les insur-

rections locales continuèrent à se succéder sans relâche ; il y eut pourtant peu de soulèvements d'ensemble. En outre, les compétitions perpétuelles des candidats à la pourpre impériale excitaient les ambitions des proconsuls et des légats. Disposant d'une armée aguerrie, pouvant arrêter les envois de blé en Italie et affamer Rome, plusieurs d'entre eux essayèrent de s'élever jusqu'au trône.

Vers la fin du premier siècle, sous Domitien, les Romains s'étendirent considérablement dans le Sud ; une colonne partie de *Leptis Magna* (Lebda) port à l'est de Tripoli, parvint après quatre mois de marche dans les oasis d'Arben (Aïr), à la limite du Sahara et du Soudan. En 176 des troupes romaines arrivèrent à Géryville dans le Sud oranais.

C'est pendant le règne d'Hadrien que la III<sup>e</sup> légion Auguste, dont le nom est si intimement lié à ces guerres d'Afrique, vint s'établir à *Lambæsis*, camp dont la construction avait été commencée sous Trajan, près de l'Aurès, à portée des Maures par

la route de Sétif, et des Gétules par la route de *Ad Majores* (route actuelle de Biskra).

Après 250 ans de présence en Afrique, cette troupe fut dissoute par Gordien III vers 240; mais, reformée 13 ans après dans ses cantonnements de Lambèse où elle restera jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, cette légion était la seule qui, normalement, tenait garnison en Afrique. Forte de 5,000 hommes environ, elle était chargée, avec 6 à 8,000 auxiliaires, de la défense de la Numidie et de l'Afrique. Suivant les besoins, on lui adjoignait des légions venues d'Europe ou d'Asie, et des troupes indigènes ou des milices urbaines correspondant à nos goums indigènes et aux défenseurs de nos centres européens actuels.

Au temps de la République et au début de l'Empire, le proconsul d'Afrique réunissait en ses mains les pouvoirs civils et militaires. En l'an 37, Caligula supprima cette situation unique dans l'empire romain, et les pouvoirs militaires furent donnés au légat de la III<sup>e</sup> légion Auguste, personnage consulaire, à la fois général d'armée

et chef de corps dépendant directement de l'empereur.

A partir de 300, la domination romaine décline au milieu d'insurrections, dont les plus redoutables sont celles des Kabyles du Djurdjura, jusqu'à ce qu'en 427 le comte Boniface, gendre du roi des Vandales, sur le point d'être disgracié, appelle à son secours ces Barbares du Nord.

Leur débarquement est le signal d'une révolte générale; en vain Boniface, effrayé de l'orage qu'il avait déchaîné, essaie-t-il de reconquérir son gouvernement contre les Vandales; vaincu, il doit s'enfuir en Italie (430). La domination romaine avait vécu.

En somme, les Romains n'ont réellement colonisé que la Tunisie et la province de Constantine. Si leurs expéditions militaires les ont conduits parfois jusqu'au Sahara, ils n'avaient guère de villes, dans le reste de l'Afrique, que sur la côte, et dans le Tell. Quant à la Maurétanie Tingitane (Maroc), elle n'était pour eux qu'une voie de passage entre l'Espagne et la Numidie. A aucun

moment de l'occupation, qui de 43 à 430 a duré quatre siècles, ils n'ont pu poser les armes ; jamais non plus ils ne sont arrivés à imposer complètement leur langue et leurs mœurs, si bien qu'à l'arrivée des Vandales, la langue phénicienne était encore en usage.

Lorsque la puissance romaine disparut de l'Afrique, après y avoir duré 576 ans, il y avait longtemps que ce pays avait perdu le souvenir de la prospérité qu'il avait connue aux temps de Trajan et de Septime Sévère ; l'invasion musulmane pouvait venir ; elle ne trouverait plus à détruire que quelques ruines hâtivement relevées par les Byzantins, pendant leur courte apparition sur cette terre d'Afrique.

Lorsqu'elle examine son œuvre et qu'elle la compare à celle de Rome dans l'Afrique du Nord, la France peut s'enorgueillir des résultats auxquels elle est parvenue. La civilisation et l'industrie modernes ont certainement mis à notre disposition des moyens de domination plus puissants

que ceux dont pouvaient user les Romains, et en particulier, il est évident qu'avec le télégraphe et le chemin de fer, la propagation d'une insurrection est aujourd'hui bien difficile. Il n'en est pas moins vrai qu'en soixante-dix ans, notre occupation a dépassé de beaucoup les limites que les provinces romaines avaient cependant mis près de deux siècles à atteindre.

Si notre conquête a été plus rapide, n'oublions pas que le magnifique tableau que nous offre l'Afrique romaine au temps de sa splendeur n'a pas été tracé en un jour ; lentement et prudemment ébauché, il n'a fallu aux Romains rien moins que des siècles pour l'achever ; n'oublions pas aussi que le Coran a dressé entre les musulmans et nous une barrière qui n'existait pas entre Romains et Berbères, et que si au cours de quatre siècles les Romains n'ont jamais pu s'assimiler les couches profondes de la population indigène, la conquête morale des Arabes et des Kabyles est aujourd'hui encore beaucoup plus difficile ; c'est pourtant le seul fondement réellement solide



d'une domination durable, et nous devons y tendre de tous nos efforts.

Aujourd'hui, après bien des hésitations, notre drapeau flotte sur l'Algérie entière ; de la Méditerranée au Sahara, la France africaine est aujourd'hui le plus beau joyau de notre nouvel empire colonial.



## OUVRAGES CONSULTÉS

---

Camille ROUSSET. — La conquête d'Alger. —  
L'Algérie de 1830 à 1840. — La conquête  
de l'Algérie.

Victor DURUY. — Histoire des Romains.

JOANNE. — Guide de l'Algérie.

CAZENAVE. — La colonisation en Algérie.

RINN. — L'insurrection de 1871 en Algérie.

Maxime PETIT. — Les colonies françaises.

FEY. — Oran sous la domination espagnole.

BOISSIER. — L'Afrique romaine.

SLANE. — Histoire des Berbères.

Abbé BARGÈS. — Histoire des faits intéressant  
le cercle de Tlemcen (1836-1902).

CAGNAT. — L'armée romaine d'Afrique.

BASTIDE. — Histoire de Bel-Abbès.

Général BUGEAUD. — Lettres.

Lieutenant-Colonel DERRIEN. — Histoire d'Oran.

Lieutenant-Colonel TRUMELET. — Histoire de  
l'insurrection des Ouled Sidi Cheikh.

Archives de la Division de Constantine.

---



# TABLE DES MATIÈRES



	Pages
Alger .....	5
Environs d'Alger.....	10
Saint-Denis du Sig.....	25
Oran.....	27
Sidi-bel-Abbès.. ..	43
Tlemcen. . . . .	48
Perrégaux.....	58
Saïda. . . . .	60
Le Kreider.....	64
Orléansville, Miliana, La Mitidja, Blida, Boufarick.	67
La Kabylie, Tizi-Ouzou.....	90
Philippeville.....	96
Constantine.....	100
Sétif .....	111
Guelma.. ..	113
Bône.....	116
L'occupation romaine.....	122

